

BACK COVER PAGE OF  
HOUSE OF COMMONS DEBATES  
OFFICIAL REPORT (HANSARD)  
VOL. 144, NUMBER 084  
18 SEPTEMBER 2009



PAGE DE DOS  
DÉBATS DE LA CHAMBRE DES  
COMMUNES  
COMpte RENDU OFFICIEL (HANSARD)  
VOL. 144, NUMÉRO 084  
18 SEPTEMBRE 2009

If undelivered, return COVER ONLY to:  
Publishing and Depository Services  
Public Works and Government Services Canada  
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,  
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :  
Les Éditions et Services de dépôt  
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Published under the authority of the Speaker of  
the House of Commons

Publié en conformité de l'autorité  
du Président de la Chambre des communes

**SPEAKER'S PERMISSION**

**PERMISSION DU PRÉSIDENT**

Reproduction of the proceedings of the House of Commons and its Committees, in whole or in part and in any medium, is hereby permitted provided that the reproduction is accurate and is not presented as official. This permission does not extend to reproduction, distribution or use for commercial purpose of financial gain. Reproduction or use outside this permission or without authorization may be treated as copyright infringement in accordance with the *Copyright Act*. Authorization may be obtained on written application to the Office of the Speaker of the House of Commons.

Il est permis de reproduire les délibérations de la Chambre et de ses comités, en tout ou en partie, sur n'importe quel support, pourvu que la reproduction soit exacte et qu'elle ne soit pas présentée comme version officielle. Il n'est toutefois pas permis de reproduire, de distribuer ou d'utiliser les délibérations à des fins commerciales visant la réalisation d'un profit financier. Toute reproduction ou utilisation non permise ou non formellement autorisée peut être considérée comme une violation du droit d'auteur aux termes de la *Loi sur le droit d'auteur*. Une autorisation formelle peut être obtenue sur présentation d'une demande écrite au Bureau du Président de la Chambre.

Reproduction in accordance with this permission does not constitute publication under the authority of the House of Commons. The absolute privilege that applies to the proceedings of the House of Commons does not extend to these permitted reproductions. Where a reproduction includes briefs to a Committee of the House of Commons, authorization for reproduction may be required from the authors in accordance with the *Copyright Act*.

La reproduction conforme à la présente permission ne constitue pas une publication sous l'autorité de la Chambre. Le privilège absolu qui s'applique aux délibérations de la Chambre ne s'étend pas aux reproductions permises. Lorsqu'une reproduction comprend des mémoires présentés à un comité de la Chambre, il peut être nécessaire d'obtenir de leurs auteurs l'autorisation de les reproduire, conformément à la *Loi sur le droit d'auteur*.

Nothing in this permission abrogates or derogates from the privileges, powers, immunities and rights of the House of Commons and its Committees. For greater certainty, this permission does not affect the prohibition against impeaching or questioning the proceedings of the House of Commons in courts or otherwise. The House of Commons retains the right and privilege to find users in contempt of Parliament if a reproduction or use is not in accordance with this permission.

La présente permission ne porte pas atteinte aux privilèges, pouvoirs, immunités et droits de la Chambre et de ses comités. Il est entendu que cette permission ne touche pas l'interdiction de contester ou de mettre en cause les délibérations de la Chambre devant les tribunaux ou autrement. La Chambre conserve le droit et le privilège de déclarer l'utilisateur coupable d'outrage au Parlement lorsque la reproduction ou l'utilisation n'est pas conforme à la présente permission.

Additional copies may be obtained from: Publishing and Depository Services  
Public Works and Government Services Canada  
Ottawa, Ontario K1A 0S5  
Telephone: 613-941-5995 or 1-800-635-7943  
Fax: 613-954-5779 or 1-800-565-7757  
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca  
<http://publications.gc.ca>

On peut obtenir des copies supplémentaires en écrivant à : Les Éditions et Services de dépôt  
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5  
Téléphone : 613-941-5995 ou 1-800-635-7943  
Télécopieur : 613-954-5779 ou 1-800-565-7757  
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca  
<http://publications.gc.ca>

Also available on the Parliament of Canada Web Site at the following address: <http://www.parl.gc.ca>

Aussi disponible sur le site Web du Parlement du Canada à l'adresse suivante : <http://www.parl.gc.ca>

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 6

Thursday, November 19, 1992

Chairperson: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 6

Le jeudi 19 novembre 1992

Président: Blaine Thacker

---

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee  
on the*

## **Recodification of the General Part of the Criminal Code**

*of the Standing Committee on Justice and the Solicitor  
General*

*Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur la*

## **Recodification de la Partie générale du Code criminel**

*du Comité permanent de la justice et du Solliciteur général*

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(1)(a) and (b) and the Order of Reference of June 13, 1991 of the Standing Committee to the Sub-Committee, consideration of the recodification of the General Part of the *Criminal Code*

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(1)a) et b) du Règlement et de l'Ordre de renvoi du Comité permanent du 13 juin 1991 au Sous-comité, considération de la recodification de la partie générale du *Code criminel*

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,  
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,  
1991-1992

SUB-COMMITTEE ON THE RECODIFICATION OF  
THE GENERAL PART OF THE CRIMINAL CODE OF  
THE STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND THE  
SOLICITOR GENERAL

*Chairperson:* Blaine Thacker

Members

Rod Laporte  
George Rideout--(3)

(Quorum 2)

Richard Dupuis

*Clerk of the Sub-Committee*

SOUS-COMITÉ SUR LA RECODIFICATION DE LA  
PARTIE GÉNÉRALE DU CODE CRIMINEL DU  
COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DU  
SOLLICITEUR GÉNÉRAL

*Président:* Blaine Thacker

Membres

Rod Laporte  
George Rideout--(3)

(Quorum 2)

*Le greffier du Sous-comité*

Richard Dupuis

Published under authority of the Speaker of the  
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group -- Publishing,  
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre  
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada -- Édition,  
Approvisionnement et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

## MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, NOVEMBER 19, 1992  
(11)

[Text]

The Sub-Committee of the Standing Committee on Justice and the Solicitor General on the Recodification of the General Part of the Criminal Code met at 3:40 o'clock p.m. this day, in Room 308, West Block, the Chairman, Blaine Thacker, presiding.

*Members of the Sub-Committee present:* Rod Laporte, George Rideout and Blaine Thacker.

*In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament:* Philip Rosen, Senior Analyst; James W. O'Reilly, Legal Counsel.

*Witnesses: From the Canadian Psychiatric Association:* Dr. Maralyn J. MacKay, Board of Directors and Chair-Elect, Section on Women's Issues; Dr. Nizar Ladha, Provincial Director representing Newfoundland and Chair, Section on Forensic Psychiatry. *From the Canadian Police Association:* Neal Jessop, President and Chairman of the Legislation Committee; Scott Newark, Legal Counsel and James M. Kingston, Chief Executive Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference of June 13, 1991 of the Standing Committee on Justice and the Solicitor General to the Sub-Committee. (See *Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, March 25, 1992, Issue No. 1*).

Dr. Maralyn J. MacKay from the Canadian Psychiatric Association made an opening statement and with Dr. Nizar Ladha, answered questions.

In accordance with an order adopted on Wednesday, March 25, 1992, the Chairman authorized that the brief presented to the Sub-Committee by the Canadian Psychiatric Association be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings (See Appendix "CODE-8").

At 4:30 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:35 o'clock p.m., the sitting resumed.

Neal Jessop and Scott Newark each made an opening statement and with James M. Kingston, answered questions.

At 5:05 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Richard Dupuis

Clerk of the Sub-Committee

## PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 19 NOVEMBRE 1992  
(11)

[Traduction]

Le Sous-comité sur la recodification de la partie générale du Code criminel du Comité permanent de la justice et du Solliciteur général, se réunit à 15 h 40, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (président).

*Membres du Sous-comité présents:* Rod Laporte, George Rideout et Blaine Thacker.

*Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Philip Rosen, analyste principal; James W. O'Reilly, conseiller juridique.

*Témoins: De l'Association des psychiatres du Canada:* D<sup>re</sup> Maralyn J. MacKay, membre du conseil et présidente élue, Section sur les questions de la femme; D<sup>r</sup> Nizar Ladha, directeur (Terre-Neuve), président, Section de la psychiatrie légale. *De l'Association canadienne des policiers:* Neal Jessop, président, et président du Comité sur la législation; Scott Newark, conseiller juridique; James M. Kingston, directeur général.

Le Sous-comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi du jeudi 13 juin 1991 reçu du Comité permanent de la justice et du Solliciteur général (voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 25 mars 1992, fascicule n° 1).

Maralyn J. MacKay, de l'Association des psychiatres du Canada, fait un exposé et, de même que Nizar Ladha, répond aux questions.

Suivant l'ordre adopté le mercredi 25 mars 1992, le président permet que le mémoire présenté par l'Association des psychiatres du Canada, figure en annexe aux Procès-verbaux et témoignages d'aujourd'hui (Voir appendice «CODE-8»).

À 16 h 30, la séance est suspendue.

À 16 h 35, la séance reprend.

Neal Jessop et Scott Newark font chacun un exposé puis, avec James M. Kingston, répondent aux questions.

À 17 h 05, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Richard Dupuis

[Text]

## EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, November 19, 1992

• 1544

**The Chairman:** I call the meeting to order. We are resuming consideration of our study of the Criminal Code with a view to developing a new part to the Criminal Code of Canada.

Colleagues, we're very privileged to have as our first delegation or group this afternoon members from the Canadian Psychiatric Association. I'll introduce Dr. Maralyn MacKay. Dr. MacKay is with the board of directors and she's the Chair-Elect of the Section on Women's Issues.

Dr. MacKay, would you be kind enough to introduce your two colleagues to us. Then, if you'll make your presentation, we'll follow that up with question.

**Dr. Maralyn J. MacKay (Member, Board of Directors, and Chair-Elect, Section on Women's Issues, Canadian Psychiatric Association):** With me today are Dr. Werner Pankratz, the Chairman of the Canadian Psychiatric Association; and Dr. Nizar Ladha. Dr. Ladha is head of the Forensics Section of the Canadian Psychiatric Association.

**The Chairman:** I might explain to you that the reason we are only two this afternoon is that our colleague Mr. Laporte, from the NDP Party, suddenly had to go back to Saskatchewan. We are a subcommittee of the full committee of the justice committee, and there are only three of us to start with. Mr. Rideout and I will do our very best, and we will be reporting back to the full committee.

**Dr. MacKay:** Perhaps what I can do is review the brief that we have submitted. The Canadian Psychiatric Association, on behalf of its 2,400 members, welcomes the opportunity to discuss the draft document towards a general part of the Criminal Code of Canada. The CPA is pleased to offer comment on the revision of those parts of the Criminal Code that govern the arrangements our society provides for persons both mentally ill and in conflict with the law, specifically today those that pertain to the concept of automatism.

• 1545

The CPA wishes to address the concept of automatism as outlined in the document, and we offer a list of our concerns and the recommendations that arise out of these concerns. Our recommendations below incorporate the following assumptions.

With respect to automatism, the law historically has been influenced by the Cartesian mind-body dichotomy. In this model, functional illness roughly correlates with diseases of the mind and organic illnesses with diseases of the brain or the body. Organic mental disorders are defined as those disorders causally related to demonstrable pathology. Functional mental disorders are those disorders in which there is no demonstrable pathology.

[Translation]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 19 novembre 1992

**Le président:** La séance est ouverte. Nous reprenons notre étude de la recodification de la Partie générale du Code criminel.

Chers collègues, nous sommes très honorés cet après-midi d'avoir comme première délégation ou premier groupe des représentants de l'Association des psychiatres du Canada. Je vous présente M<sup>me</sup> Maralyn MacKay. M<sup>me</sup> Maralyn MacKay est membre du Conseil d'administration et présidente élue de la Section sur les questions de la femme.

Madame MacKay, auriez-vous l'obligeance de nous présenter vos deux collègues. Ensuite, vous voudrez bien faire votre exposé et nous finirons par des questions.

**Dre Maralyn J. MacKay (membre, Conseil d'administration, et présidente élue, Section sur les questions de la femme, Association des psychiatres du Canada):** Je suis accompagnée de M. Werner Pankratz, le président de l'Association des psychiatres du Canada, et de M. Nizar Ladha. M. Ladha dirige la Section de la psychiatrie légale de l'Association des psychiatres du Canada.

**Le président:** J'aimerais vous expliquer que si cet après-midi nous ne sommes que deux, c'est parce que notre collègue M. Laporte du parti Néo-démocrate a dû retourner subitement en Saskatchewan. Nous sommes un sous-comité du comité plénier de la justice et nous ne sommes que trois pour commencer. M. Rideout et moi-même ferons de notre mieux et nous présenterons un rapport au comité plénier.

**Dre MacKay:** Je pourrais peut-être simplement vous lire le mémoire que nous vous avons envoyé. L'Association canadienne des psychiatres, au nom de ses 2 400 membres, est heureuse de contribuer à la discussion entourant le document préliminaire «Proposition de nouvelles dispositions générales du Code criminel du Canada». Nous tenons à donner notre avis sur la révision des parties qui régissent le traitement réservé par la société aux personnes qui souffrent de troubles mentaux et qui ont enfreint la loi, plus particulièrement les parties qui concernent l'automatisme.

L'Association a examiné la notion d'automatisme telle qu'elle est abordée dans ce document et elle désire faire part au comité des recommandations qui découlent de cette étude.

Au sujet de l'automatisme, la règle de droit a toujours été influencée par la dichotomie cartésienne mettant en opposition le corps et l'esprit. Dans ce modèle, une maladie fonctionnelle correspond en gros à une maladie de l'esprit, et une maladie organique, à une maladie du cerveau, ou du corps. Les troubles mentaux organiques sont définis comme des troubles qui sont causés par une pathologie vérifiable. Les troubles mentaux fonctionnels, eux, sont définis comme des troubles où n'existe pas de pathologie vérifiable.

## [Texte]

However, with modern technology this distinction is disappearing. The ability to produce scans that reflect cellular function allowing visualization of anatomical features of the living brain of smaller and smaller dimensions makes it possible to identify abnormalities in brain structure and function and illnesses that were previously identified as functional. One example is that CT scans of the brain show an increase in ventricular size in schizophrenia. PET scans identify patterns of glucose utilizations that differ in schizophrenia, depression, and the normal brain. Sophisticated biochemical markers offer the promise to identify illnesses previously considered functional as organic. As this continues, the brain-mind dichotomy and the functional-organic distinction becomes less useful and less correct.

The recent amendments use the term "mental disorder". This is meant to replace what was defined in law as disease of the mind. Mental disorder includes broad categories in current psychiatric classification systems, one of which is organic mental disorder.

Mind, when defined in the metaphysical sense or on the basis of where it resides or what it looks like, appears to be an abstract concept. However, when the mind is defined functionally, that is from the perspective of what it does, then it becomes clear the mind is a physical, practical, and demonstrable entity. The mind thinks, has feelings, has memory, has judgment, creates gestures, directs behaviour, and has an awareness of the function of the human person and surroundings. Therefore, when the mind is conceptualized in terms of what it does, it becomes at once a practical, demonstrable, and a biological system of the human person. This system is intimately tied with other systems in the human body, such as the endocrine, cardiovascular, respiratory, and indeed all systems of the body.

Hypoglycemia, hypo or hyperthyroidism, which are disturbances of the endocrine system, can cause disturbances of the function of the brain which can lead to mental disorders and abnormal behaviours that may be against the law. Such mental disorders are termed organic mental disorders in the modern psychiatric classification of disorders. The fact that the original dysfunction, such as hypoglycemia, is outside of the brain only points to the cause of the mental disorder. It nevertheless is an organic mental disorder caused by a disturbance in the body of enough severity to affect the function of the mind. There are of course conditions of hypoglycemia of a mild form that are not sufficient to cause a disturbance of mental function.

Temporal lobe epilepsy, sometimes known as a partial complex seizure, is another example. During an epileptic seizure, called the ictal state, or during the period immediately following the seizure, called the post-ictal state, a person may behave in an abnormal or illegal way. This behaviour is not independent of the person's mind. It is a result of an organic disorder of the mind affected by electrical disturbances in the brain which can be demonstrated on

## [Traduction]

Cependant, la technologie moderne fait graduellement disparaître cette distinction. Grâce à la capacité d'obtenir des scanographies qui reflètent la fonction cellulaire et qui permettent de visualiser les caractéristiques anatomiques cérébrales de plus en plus minuscules, on peut désormais identifier des anomalies structurelles et fonctionnelles dans le cerveau de personnes souffrant de maladies qui étaient considérées comme fonctionnelles. Par exemple, des scanographies du cerveau chez des schizophrènes révèlent une augmentation ventriculaire. Par ailleurs, la tomographie par émission de positrons indique que le glucose n'est pas utilisé pareillement dans la schizophrénie, la dépression et le cerveau normal. De nouveaux marqueurs biochimiques prometteurs nous amèneront peut-être à définir comme organiques des maladies qui ont toujours été considérées comme fonctionnelles. Avec le temps, la distinction entre cerveau et esprit et entre fonctionnel et organique deviendra moins utile et moins pertinente.

Dans les dernières révisions, le terme «troubles mentaux», est utilisé pour remplacer ce que la loi définissait comme une maladie mentale. Dans le système actuel de classification psychiatrique, les troubles mentaux comprennent de grandes catégories, dont les troubles mentaux organiques.

Lorsqu'il est défini au sens métaphysique du terme ou en fonction de l'endroit où il siège et de son apparence, l'esprit appartient davantage aux notions abstraites. Cependant, lorsqu'il est défini selon sa fonction, c'est-à-dire dans l'optique de ce qu'il fait, il devient évident que l'esprit est une entité physique, concrète et vérifiable. L'esprit pense, ressent, se souvient, juge, crée des gestes, commande le comportement et est conscient du rôle de l'être humain et de son entourage. Par conséquent, lorsque l'esprit est envisagé en fonction de son utilité, il devient aussitôt un système concret, vérifiable et biologique de l'être humain. Ce système est étroitement lié aux autres systèmes de l'organisme, notamment le système endocrinien, le système cardiovasculaire, le système respiratoire, en fait tous les systèmes.

L'hypoglycémie, l'hypothyroïdie ou l'hyperthyroïdie, qui sont des perturbations du système endocrinien, peuvent amener une dysfonction cérébrale pouvant se traduire par des troubles mentaux et des comportements anormaux et contraires à la loi. Ces troubles mentaux sont appelés troubles mentaux organiques d'après la classification de la psychiatrie moderne. Le fait que la dysfonction primaire, par exemple l'hypoglycémie, soit en dehors du cerveau ne fait que souligner la cause des troubles mentaux; il reste cependant que c'est un trouble mental organique causé par une perturbation suffisamment grave pour avoir un effet sur la fonction du cerveau. Certaines hypoglycémies bénignes ne causent pas de perturbation des fonctions mentales.

Un autre exemple est l'épilepsie temporale, appelée parfois crises complexes partielles. Pendant une crise d'épilepsie ou immédiatement après, il est possible que le sujet ait un comportement anormal et contraire à la loi. Ce comportement n'est pas indépendant de l'esprit. Il résulte d'un trouble mental organique provoqué par des perturbations électriques du cerveau, lesquelles peuvent être vérifiées par électro-encéphalogramme (EEG). Le

## [Text]

EEG. The body therefore is functioning with a disordered brain and mind in command, and not independently of the brain and the mind.

In dementia, such as Alzheimer's disease, memory and judgment are affected, as they are in somebody suffering from a stroke, as they may be in somebody who has pneumonia. The infection of the pneumonia can lead to an organic mental disorder in a susceptible person.

Sleepwalking and somnambulism is also a disorder demonstrable by EEG. In the illnesses cited above, they are physical illnesses causing organic mental disorders, and they may recur or they may be permanent. All require careful psychiatric and medical monitoring.

## • 1550

The next point we would like to make is that automatism, the concept itself, assumes a dichotomy of the mind and body. When it is said that the accused functions as an automaton, it is meant that the body is acting independently and separately from the mind. Such an assumption is erroneous. The behaviour and the function of the body is always governed by the mind, whether it is normal or disordered.

The concept of automatism based on a factor external and affecting the mind can't be supported. The difficulties with the concept of automatism are many, but they include the following. First, we currently understand that disturbances in behaviour, emotion, and cognition reflect altered brain function, whether the cause is a blow to the head, carbon monoxide poisoning, brain tumours, stroke, schizophrenia, whatever. In that sense, all are mental disorders.

The second point is that some behavioural disturbances included in automatism—for example, somnambulism—have been demystified by medical science. The sleep laboratory EEG is abnormal in somnambulists, hence the behaviour becomes the result of altered brain physiology and not a mystical experience.

Third, some causes of disturbance in behaviour, emotion, and cognition, which by law have been included in automatism, have the potential for recurrence.

The distinction between sane and insane automatism has come only to be meaningful in a legal sense. Behaviours classified in law as sane and insane automatism are both the result of identifiable mental disorders.

The last point we would like to make about this is that the use of the term "dissociative state" in law differs significantly from current psychiatric nomenclature. Dissociative states in current psychiatric nomenclature include: one, highway hypnosis; two, multiple personality disorders; three, psychogenic fugue; and four, somnambulism. In these states the body does not function independently of the brain but operates as a result of a mental disorder. The dissociative states caused by an external factor such as hypoglycemia are mental disorders, and such disorders may be discreet and short lived but may have the potential for recurrence.

## [Translation]

fonctionnement du corps, étant commandé par un cerveau et un esprit désordonnés, n'est pas indépendant de ceux-ci.

Dans les cas de démence, la maladie d'Alzheimer, par exemple, la mémoire et le jugement sont perturbés, comme ils peuvent l'être après un accident cérébro-vasculaire ou une pneumonie. L'infection par la pneumonie peut amener un trouble mental organique chez des personnes vulnérables.

Le somnambulisme est aussi un trouble mental vérifiable par EEG. Toutes les pathologies susmentionnées sont des maladies physiques qui provoquent des troubles mentaux organiques et qui sont susceptibles d'être récurrentes ou permanentes. Toutes nécessitent une étroite surveillance psychiatrique et médicale.

Nous aimerions ajouter que l'automatisme implique la séparation du corps et de l'esprit. Lorsqu'on dit d'un accusé qu'il s'est comporté comme un automate, on veut dire qu'il a agi indépendamment de sa volonté. Cette prémisse est fautive. Notre comportement et notre fonctionnement sont toujours gouvernés par l'esprit, qu'il soit sain ou non.

Pour ces raisons, nous ne pouvons accepter la notion d'automatisme fondé sur un facteur extracérébral qui agit sur l'esprit. Voici quelques-unes des raisons qui motivent notre position. Premièrement, nous savons maintenant que les troubles comportementaux, émotionnels et cognitifs traduisent une altération des fonctions cérébrales—qu'il s'agisse d'un coup à la tête, d'un empoisonnement par monoxyde de carbone, d'une tumeur au cerveau, d'un accident cérébro-vasculaire, de la schizophrénie, etc. Ce sont tous des troubles mentaux.

Deuxièmement, certains troubles de comportement compris dans l'automatisme, le somnambulisme par exemple, ont été démystifiés par la science médicale. Le tracé d'un EEG pris durant le sommeil d'un somnambule est anormal, ce qui signifie que le comportement résulte d'une altération de la physiologie du cerveau et non d'une expérience mystique.

Troisièmement, certaines causes de troubles comportementaux, émotionnels et cognitifs qui, dans la jurisprudence, font partie de l'automatisme peuvent être récurrentes.

La distinction entre automatisme sain et automatisme malade n'a guère de sens sauf au point de vue juridique. Les comportements considérés en droit comme relevant d'un automatisme sain ou malade résultent de troubles mentaux identifiables.

Enfin, nous aimerions préciser que l'utilisation en droit du terme «état de dissociation mentale» diffère beaucoup de la nomenclature actuelle en psychiatrie. Les états de dissociation mentale dans la nomenclature psychiatrique actuelle comprennent: premièrement, l'hypnose du conducteur; deuxièmement, les troubles multiples de la personnalité; troisièmement, la fugue psychogène; et quatrièmement, le somnambulisme. Lorsqu'il est dans cet état, le corps ne fonctionne pas indépendamment de l'esprit mais en fonction d'un trouble mental. L'état de dissociation causé par un facteur extrinsèque comme l'hypoglycémie est un trouble mental. Celui-ci peut être discret et passager, mais il peut aussi être récurrent.

## [Texte]

Out of these concerns we would like to make two recommendations. The first is that the illnesses that are thought to cause automatism are mental disorders, and as such they should fall under the present legal definition of mental disorder and be dealt with under the new law governing mentally disordered offender. This law allows the flexibility of the disposition of the accused as appropriate under section 672.54.

The second, which really falls out of the first, is that this concept of automatism has no place in law. It's the wish of the Canadian Psychiatric Association that it be abolished. Given that that may not be practical, at least we would ask that it not be codified.

**The Chairman:** Thank you very much.

Mr. Rideout, would you start us off, please.

**Mr. Rideout (Moncton):** I'll try. Where angels fear to tread, I guess. . .

**The Chairman:** Could you put that in laymen's language?

**Dr. MacKay:** That's really a very difficult issue, because one of the problems we repeatedly come up against is that a legal definition of a phrase such as "disease of the mind" and the usual common, vernacular medical use of the word are different. Again, we see this with "dissociative state", which I attempted to define specifically in number E, because in the document the use of the term "dissociative state" is used in a way to describe entities that we in modern medical language would call "organic mental disorders" not "dissociative states".

• 1555

It's very difficult, in the courtroom setting, where you have lawyers and sometimes judges who don't work in this area taking evidence from physicians who are asked a question, not understanding what the legal definition of "disease of the mind" implies, and who will answer that question assuming a medical perspective on what a disease is. It's not an easy area. I think the legislation has to make it as user-friendly as possible.

**Mr. Rideout:** I don't know where to begin. You indicated that there's a dichotomy of mind and body, and automatism assumes that dichotomy. While I may accept that, what I'm grappling with is whether it is conceivable that a person may do some things that he or she can't control because of maybe an organic mental disorder or whatever. When the law looks at the criminal law side of things and talks about *mens rea* and *actus reus* and forming all of that intent, how can we deal with that situation? I gather what you're going to tell me is just to put that down as a mental disorder and throw that all into that one category and leave automatism out?

**Dr. Nizar Ladha (Provincial Director, Newfoundland, and Chair, Section on Forensic Psychiatry, Canadian Psychiatric Association):** I think the new amendments have given us a very good opportunity. You see, as I understand some of the

## [Traduction]

En conséquence, nous aimerions recommander deux choses. Premièrement, les maladies qui sont réputées provoquer l'automatisme sont des troubles mentaux. Elles devraient être régies par la présente définition juridique de trouble mental et être jugées en vertu de la nouvelle loi sur les contrevenants atteints de troubles mentaux. Cette loi donne la latitude voulue pour disposer du cas comme il se doit en vertu de l'article 672.54.

Deuxièmement, et c'est le corollaire de la première recommandation, la notion d'automatisme n'a pas sa place en droit, et elle devrait être abolie. Étant donné que ce n'est peut-être pas pratique, nous voudrions que pour le moins cette notion ne soit pas codifiée.

**Le président:** Merci beaucoup.

Monsieur Rideout, voudriez-vous commencer, s'il vous plaît.

**M. Rideout (Moncton):** Je vais essayer. Là où les anges n'osent mettre les pieds, je suppose. . .

**Le président:** Pourriez-vous nous dire cela en termes plus simples?

**Dr. MacKay:** C'est une question très difficile car un des problèmes auxquels nous nous heurtons périodiquement est le fait que la définition juridique d'une expression telle que «maladie de l'esprit» et l'utilisation médicale courante et habituelle du terme sont différentes. Nous retrouvons ce problème lorsqu'il est question de cet «état de dissociation mentale» que j'ai essayé de définir avec précision tout à l'heure, car dans le document l'expression «état de dissociation mentale» renvoie à des entités qu'en langage médical moderne nous qualifierions de «troubles mentaux organiques» et non pas d'«états de dissociation mentale».

C'est très difficile, dans une salle de tribunal où des avocats et parfois des juges n'ont pas l'habitude d'entendre le témoignage de médecins qui ne comprennent pas ce qu'englobe la définition juridique de l'expression «maladie de l'esprit» et qui répondent aux questions en donnant un point de vue médical. Ce n'est pas un domaine facile. Je pense que la loi devrait aussi facile à interpréter que possible.

**M. Rideout:** Je ne sais trop où commencer. Vous avez indiqué qu'il y a une dichotomie entre le corps et l'esprit et que l'automatisme suppose que cette dichotomie existe bel et bien. Je suis prêt à accepter cela, mais je me demande s'il est concevable qu'une personne puisse poser des gestes indépendants de sa volonté en raison de troubles mentaux organiques. Comment pouvons-nous traiter cette situation alors que le droit pénal contient des dispositions sur le *mens rea*, l'intention coupable, et sur *actus reus*, l'acte coupable, et d'autres moyens de déterminer l'intention? Je suppose que vous allez me dire que la notion de troubles mentaux suffit et que l'on peut abandonner celle de l'automatisme?

**Dr. Nizar Ladha (directeur provincial pour Terre-Neuve et président, Section de la psychiatrie légale, Association des psychiatres du Canada):** Je pense que les nouvelles modifications nous offrent une excellente occasion. Selon



[Text]

legal decisions and the reasoning behind the verdict of non-insane automatism—and that's what we're really concerned about, because the insane automatism is considered a mental disorder anyway—if a person is perceived to have committed an offence and he is perceived in law to be acting without a mind, then how can you punish him? If we do find him mentally ill, why should we lock him up. After all, he's not responsible and he's not mentally disordered?

Somebody who gets a blow on the head is a very concrete example. The new amendments allow the judge to send that person home. He can be found not criminally responsible as a result of mental disorder, which is exactly what a blow on the head is if the resulting behaviour is uncharacteristic, dangerous, and illegal. The judge can send him home, but it then allows society to be protected from the unlikely event that this person might act dangerously again.

The judge can send him home with conditions. That person may develop epilepsy a year from now; he may become more impulsive because of certain scarring of the brain as a result of that single blow. It then allows us, as agents of society, if you like, to monitor that person, with his liberty intact, except for this slight infraction of being followed up by a doctor. I think that's a very small price for a person to pay if he has taken somebody's life as a result of a blow on the head. The same thing applies to a psychological blow.

**Mr. Rideout:** So if I understand where you're coming from, is your concern more in relation to putting some kind of protection, or the judge having some right to keep hold of this person in some way, or the medical profession, in some fashion?

• 1600

**Dr. MacKay:** No, I don't think that's really what we're saying. That's a possibility, but what we're saying is that with the new amendments, because at the time of the finding of not criminally responsible due to mental disorder the judge can make a disposition right at the time of the finding of this verdict. . . The disposition can include an absolute discharge if that seems appropriate with the evidence before him. It can include a discharge with conditions, and a condition can be really anything the judge so wishes, be it as simple as being asked to see a doctor once more in a month, or as extensive as remaining in hospital until the board of review reviews the case.

The judge really has those discretionary powers under the new legislation. Because that is there all the way from being detained in safe custody to an absolute discharge and anything in between, there's no longer the need to exclude people from this group of NGRIs in the old system, which had a very onerous implication if you were found NGRI.

On the other side, we're saying that with modern medicine we're beginning to understand that all of these things ultimately come down to a disorder of brain function. A blow to the head—a concussion, as it would be called

[Translation]

mon interprétation de certaines décisions juridiques et du raisonnement sur lequel repose un verdict d'automatisme malade—et c'est vraiment ce qui nous préoccupe car l'automatisme malade est de toute façon un trouble mental—si une personne est soupçonnée d'avoir commis une infraction et qu'aux termes de la loi elle n'avait pas toutes ses facultés lorsqu'elle a commis cet acte, il est difficile de la punir. Si nous jugeons qu'elle souffre d'une maladie mentale, pourquoi l'enfermer? Après tout, elle n'est pas responsable et ne souffre pas de troubles mentaux?

Une personne qui reçoit un coup à la tête est un exemple très concret. Les nouvelles modifications permettent au juge de renvoyer cette personne chez elle. Elle peut être déclarée libre de toute responsabilité criminelle en raison d'un désordre mental, et c'est exactement ainsi qu'on définirait un comportement inhabituel, dangereux et illégal provoqué par un coup à la tête. Le juge peut la libérer mais il est ensuite possible de protéger la société contre le risque improbable que cette personne commette un autre acte dangereux.

Le juge peut la libérer en imposant certaines conditions. Cette personne peut commencer à souffrir d'épilepsie un an plus tard; elle peut devenir plus impulsive en raison de cicatrices au cerveau provoquées par ce seul coup. Cela nous permet, à titre d'agents de la société en quelque sorte, de surveiller cette personne, tout en la laissant libre, la seule légère entorse à cette liberté étant ce suivi médical. Je pense que pour une personne qui en a tué une autre à cause d'un coup à la tête, c'est un bien faible prix à payer. Le même raisonnement pour un traumatisme psychologique.

**M. Rideout:** Donc, si j'ai bien compris votre position, vous voulez qu'il y ait certains mécanismes de protection, soit en donnant au juge le droit de faire surveiller cette personne d'une manière quelconque ou en la confiant à la surveillance du corps médical?

**Dre MacKay:** Non, je ne pense pas que nous ayons dit cela. C'est une possibilité, mais ce que nous disons c'est que les nouvelles modifications permettent au juge de prendre une décision dès qu'est rendu un verdict de non-responsabilité criminelle en raison de troubles mentaux. Le juge peut décider de libérer l'accusé sans aucune condition si cette décision lui semble la bonne compte tenu de la preuve. Il peut aussi le libérer en imposant une condition qui peut être aussi simple que l'obligation de voir un médecin une fois par mois ou aussi sévère que l'obligation d'être hospitalisé jusqu'à ce que le comité d'examen revoit le cas.

La nouvelle loi a donné au juge ces pouvoirs discrétionnaires. Comme la nouvelle loi donne toute liberté au juge d'ordonner la détention préventive ou la libération inconditionnelle, ou de rendre n'importe quelle autre décision se situant entre ces deux extrêmes, il n'est plus nécessaire d'exclure qui que ce soit du groupe des personnes jugées non coupables en raison de l'aliénation mentale, verdict qui avait de graves conséquences dans l'ancien système.

Par ailleurs, nous disons que la médecine moderne commence à comprendre qu'en dernière analyse, tous ces problèmes se réduisent à une dysfonction du cerveau. Un coup à la tête—une commotion pour utiliser le thème

[Texte]

medically rather than legally—can lead to some behaviour that could be or may be illegal and get the person into this situation. We are saying there is no longer the need to make that distinction because the judge has the discretion to let the patient go home, if that is appropriate, from the courtroom. Medically, scientifically, in our terms of our modern understanding of behaviour, the old dichotomy doesn't make sense.

**Dr. Ladha:** There are two reasons. One is the practical reason that we've mentioned, but there is a more fundamental reason. That's the conceptual reason. Conceptually, automatism is not correct any longer because the verdict of sane automatism assumes that the body acts independently of the mind. It does not obtain any longer with what we know today about the mind and body.

I think the Cartesian theory has really led us up the garden path.

**Mr. Rideout:** So you would like to see more purity.

**Dr. MacKay:** Simplicity.

**Dr. Ladha:** I think the law must have a separate verdict for people who have a blow on the head or receive psychological injury. I think temporary insanity or temporary mentally disordered would be a more realistic, more conceptually correct verdict than the concept of automatism.

**Mr. Rideout:** If we were to exclude automatism, would we have to change any of our definitions in order to accommodate that type of situation? Do you feel that the existing legislation is broad enough without any amendment at all?

**Dr. Ladha:** Absolutely. I don't think anything would have to be changed in terms of definition because the definition of mental disorder in the amendments, as I understand case law—and forgive me, I am not a lawyer—is really broad enough.

**Mr. Rideout:** Accepting that we have sufficient, but looking at it just to have a full understanding of where you folks are coming from, if we choose not to go along with your request is there a middle ground, or are there some things you would like to see included? It may be that we will take your recommendation and that will be the end of it, but if we don't, are there some things that you should see us doing to improve the bad situation?

**Dr. Ladha:** It would be highly sensible to take our recommendation and go with it, of course.

**Mr. Rideout:** I appreciate that.

**Dr. Ladha:** The middle ground would be some kind of a concept of temporary insanity.

• 1605

**Mr. Rideout:** From a layman's point of view, I have some difficulty. I realize what you are saying, and I accept that. But somebody who gets a blow on the head and does something without any control and somebody who commits a murder while sleepwalking—that creates two different problems for me. The likelihood of the first event reoccurring compared to somebody who is a sleepwalker who may sleepwalk tomorrow and murder somebody else—how you

[Traduction]

médical plutôt que juridique—peut provoquer un comportement illégal. Nous disons qu'il n'est plus nécessaire de faire cette différence puisque le juge a le pouvoir de permettre, s'il le juge bon, au patient de rentrer chez-lui en sortant du tribunal. Sur les plans médical et scientifique, étant donné ce que nous savons maintenant au sujet du comportement, l'ancienne dichotomie n'est plus valable.

**Dr. Ladha:** Il y a à cela deux raisons. La première est une raison pratique que nous avons mentionnée, mais il y a une raison plus fondamentale. Une raison conceptuelle. Comme concept, l'automatisme n'est plus valable car le verdict d'automatisme sain suppose que le corps agit indépendamment de l'esprit. Ce que nous savons maintenant au sujet de l'esprit et du corps montre que cela est faux.

Je pense que la théorie cartésienne nous a fait faire fausse route.

**Mr. Rideout:** Donc, vous voudriez que les choses soient plus claires.

**Dr. MacKay:** Plus simples.

**Dr. Ladha:** Je pense que la loi doit prévoir un verdict différent pour une personne qui a reçu un coup à la tête et pour une personne qui a subi un choc psychologique. Je pense qu'un verdict de maladie ou de trouble mental temporaire serait plus réaliste et plus exact qu'un verdict fondé sur le concept de l'automatisme.

**Mr. Rideout:** Si nous décidons d'exclure l'automatisme, devons-nous modifier nos définitions pour tenir compte de ce genre de situation? Pensez-vous que la portée de la loi est déjà assez grande pour qu'il ne soit pas nécessaire de la modifier?

**Dr. Ladha:** Absolument. Je pense que vous n'auriez pas besoin de modifier les définitions car la définition des troubles mentaux dans les modifications et dans la jurisprudence je crois—excusez-moi, je ne suis pas avocat—est déjà suffisamment large.

**Mr. Rideout:** Si nous décidons de ne pas suivre votre suggestion—je pose cette question simplement parce que je veux être sûr de bien comprendre votre position—y a-t-il un moyen terme, ou des choses que vous voudriez que nous incluions? Il se peut que nous acceptions votre recommandation et que cela mette fin à la question, sinon, y a-t-il certaines choses que vous voudriez que nous fassions pour améliorer une mauvaise situation?

**Dr. Ladha:** Évidemment, vous seriez très sages d'accepter notre recommandation.

**Mr. Rideout:** Je comprends cela.

**Dr. Ladha:** Le moyen terme serait un certain concept d'aliénation mentale temporaire.

**Mr. Rideout:** En tant que profane, je me pose certaines questions. Je vois bien ce que vous dites, et je suis d'accord. Cependant, le cas de celui qui reçoit un coup à la tête et fait quelque chose sans être maître de ses actes et le cas d'un somnambule qui commet un meurtre—m'apparaissent comme deux problèmes différents. Les risques de récidive dans le premier cas, comparés à ceux que présente un somnambule, qui risque de succomber à nouveau au

*[Text]*

deal with those two different things is of some concern. I am sure you are going to tell me that cannot happen.

**Dr. MacKay:** This does raise a kind of difficulty. If you look at somnambulism, you are right, they may sleepwalk again. But if you look at the cases in law and the cases in the medical literature, the reoccurrence of a violent or criminal act, particularly murder while sleepwalking, is almost unheard of, which is why somnambulists are acquitted. In the Parks case, this person murdered somebody while in a state of somnambulism. But because the medical evidence and the legal cases before the judge were such that there was no recidivism with this particular problem in terms of sleepwalking and committing a violent crime again, that hasn't presented a concern.

Now, in a way, that's similar to schizophrenia. Schizophrenia is an illness that relapses, remits, and leaves a person quite ill. Very rarely do they commit a violent act such as murder. But the recidivism of murder with schizophrenics is very, very low. It is as low as recidivism with somnambulism. The marvellous thing about the new amendments is that the judge could look at the evidence before him as to what the likelihood is of reoccurrence and make the conditions appropriate to the evidence before him about the recurrence.

The difficulty you raise with the public perception that somnambulism, a concussion from a blow to the head, is a mental disorder and therefore should be found not criminally responsible due to mental disorder is, I think, the real stumbling block. It is unfortunate, but I think that's the real stumbling block. It is hard for people in the public to accept that a blow to the head that gives you a concussion and causes you to drive onto the road and hit someone is the same before the law as somebody who is schizophrenic and murders someone.

**Dr. Ladha:** But, you see, that is what the reality is. Somebody who gets a blow on the head and behaves in a completely uncharacteristic fashion is not himself or herself. He is obviously disordered, and that is why he is behaving in a disorderly fashion. And if you are going to call a spade a spade, he is mentally disordered at the time.

Rarely in life are we provided with an opportunity of having our cake and eating it too, and I think the new amendments allow us to do that. We can call that person mentally disordered, acquit him, as it were, and send him home under the new amendments. The advantage is that we can now follow him up under the new amendments while he is at home, while he carries on with his job, or whatever, because it is possible that his ability to control his impulses

*[Translation]*

somnambulisme et de tuer quelqu'un d'autre—je me demande comment vous traitez ces deux cas. Je suis convaincu que vous allez me dire que cela ne peut pas arriver.

**Dre MacKay:** Cela soulève effectivement une difficulté. En ce qui concerne le somnambulisme, vous avez raison, de nouvelles crises peuvent survenir. Cependant, dans les annales du crime et dans les annales médicales il n'existe presque aucun cas de récidive en ce qui concerne la commission d'un acte violent ou criminel, et plus particulièrement de la commission d'un crime en état de somnambulisme, et c'est pourquoi les somnambules sont acquittés. Dans l'affaire Parks, la personne inculpée avait tué quelqu'un sous l'effet du somnambulisme. Cependant, étant donné que les éléments de preuve de nature médicale et que la jurisprudence présentée au juge montraient qu'il n'y avait pas à craindre de récidive eu égard au somnambulisme et à la commission d'un nouveau crime avec violence, on ne s'en est pas préoccupé.

Par ailleurs, en un sens, c'est un peu comme la schizophrénie. Celle-ci est une maladie avec des rechutes et des rémissions et le malade s'en porte plutôt mal. Il est très rare que les schizophrènes commettent un acte violent comme un meurtre. De plus, il est extrêmement rare qu'un schizophrène commette un autre meurtre. C'est tout aussi rare que dans le cas des somnambules. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans ces nouvelles modifications, c'est que le juge pourrait examiner les éléments de preuve qui lui sont soumis pour juger du risque de récidive et établir les conditions appropriées en fonction des preuves.

La difficulté que vous soulevez quant au fait que le public estime que le somnambulisme, une commotion résultant d'un coup à la tête, est un trouble mental et qu'il n'y a donc pas lieu de reconnaître de responsabilité pénale en raison d'un trouble mental, constitue, à mon avis, la véritable pierre d'achoppement. C'est malheureux, mais je pense que c'est effectivement la véritable pierre d'achoppement. Il est difficile pour le grand public d'accepter qu'un coup à la tête qui vous cause une commotion et vous amène à prendre la route et heurter quelqu'un se situe sur le plan du droit dans la même catégorie que les cas où un schizophrène assassine quelqu'un.

**Dr Ladha:** Mais, voyez-vous, c'est la réalité. Quelqu'un qui reçoit un coup à la tête et se comporte de façon tout à fait imprévisible n'est plus lui-même. Il est manifestement troublé, et c'est pourquoi il agit d'une manière désordonnée. Puisqu'il faut appeler un chat un chat, il est alors atteint de trouble mental.

Il est bien rare qu'on ait l'occasion de gagner sur tous les tableaux, mais je crois bien que les nouvelles modifications en sont un exemple. Nous pouvons déclarer que l'inculpé est atteint de troubles mentaux, l'acquitter, pour ainsi dire, et le libérer en vertu des nouvelles modifications. L'avantage, c'est que nous pouvons maintenant, en vertu des nouvelles modifications, assurer un suivi une fois que l'inculpé est rentré chez-lui, qu'il vaque à ses occupations, car il se peut

[Texte]

may drop. It is possible that he may develop epilepsy a year from now. It is possible that he is more susceptible to having a brain disorder as a result of some other disorder in the body because he has received a very difficult blow to his head in the past. In a legal sense he walks away scot-free, if you like, but in a medical sense he definitely may not.

The new amendments allow us to do that. And if we keep the defence of automatism, we lose this opportunity the new amendments allow us.

**Mr. Rideout:** I can see where you are coming from in that sense. Even Professor Gerry Ferguson recommends that there be some supervisory order capability in dealing with that situation, which roughly falls into where you are coming from.

• 1610

**Dr. Ladha:** It is nice that we agree with the professor this time. Last time we did not, if you remember.

**Dr. MacKay:** Last time we did not do well with him.

**Mr. Rideout:** No, I know. He pointed that out to us.

**The Chairman:** Would you tell me how a psychological blow, or the dissociative state of mind around the time of a divorce—as a lawyer, I often found people were very upset around the time of a divorce—would qualify as a mental disorder?

I am trying to make a connection between a psychological blow, which is part of the definition of automatism, and that falling within a mental disorder. I am thinking of the situation of people at the time of divorce. They often behave peculiarly, simply because of the strain of day after day going through the divorce and that mental withdrawal from a relationship. Would that genuinely qualify as a mental disorder?

**Dr. Ladha:** All of us in this room have received some kind of psychological blow during our life, or a disappointment in life or something like that. If a person who receives a blow like that, say a girlfriend shunning him—and there was a case, the Rabey case, where the man was shunned by his girlfriend. She had written a letter talking about the sexual attraction of another man, or something like that, and he hit her with a rock he had picked up from a geology lab and he killed her. That was a case of automatism.

It certainly demonstrates one thing. This person is susceptible to becoming totally disordered as a result of this kind of psychological stress or psychological blow. It demonstrates that there is something internal to him, a susceptibility that makes him be affected this way and then behave in a dangerous and illegal fashion.

[Traduction]

qu'il perde à nouveau sa maîtrise de soi. Il se peut qu'il souffre d'épilepsie dans un an. Il se peut qu'il présente davantage de risques de souffrir d'un trouble du cerveau en raison d'une autre pathologie et cela parce qu'il a déjà pris un assez dur coup à la tête. Sur le plan du droit, il s'en tire à bon compte, si l'on veut, mais sur le plan médical, ce n'est peut-être pas le cas.

Les nouvelles modifications nous permettent de prendre cette mesure. Si nous maintenons la défense de l'automatisme, nous renonçons à cette possibilité que nous offrent les nouvelles modifications.

**M. Rideout:** Je vois ainsi où vous voulez en venir. Du reste, le professeur Gerry Ferguson recommande également qu'on puisse exercer une surveillance dans ces cas, ce qui rejoint à peu près votre point de vue.

**Dr. Ladha:** Il est bien que cette fois nous soyons d'accord avec le professeur. La dernière fois, nous ne l'étions pas, si vous vous souvenez.

**Dre MacKay:** La dernière fois, nous ne nous sommes pas bien entendus avec lui.

**M. Rideout:** Non, je sais. Il nous l'a mentionné.

**Le président:** Pourriez-vous me dire comment un traumatisme psychologique, ou l'état de dissociation mentale dans lequel on peut se trouver au moment d'un divorce—en tant qu'avocat, j'ai souvent constaté que les gens étaient très troublés au moment d'un divorce—pourrait être considéré comme un trouble mental?

J'essaie d'établir un lien entre un traumatisme psychologique, qui fait partie de la définition d'automatisme, et ce qu'on entend par trouble mental. Je pense à la situation que vivent les gens au moment d'un divorce. Ils se comportent souvent de façon étrange, tout simplement parce qu'il est éprouvant de vivre jour après jour les difficultés inhérentes à un divorce et au repli mental qu'il faut effectuer pour abandonner une relation. Pourrait-on à raison considérer cela comme un trouble mental?

**Dr. Ladha:** Nous tous ici avons déjà subi au cours de notre vie des revers psychologiques, des déceptions, quelque chose du genre. Quand quelqu'un traverse un moment comme celui-là, par exemple, s'il est rejeté par une femme—et il s'est du reste présenté un cas, l'affaire Rabey, où un homme avait ainsi été rejeté. La femme lui avait écrit une lettre où elle se disait attirée physiquement par un autre homme, ou quelque chose du genre, et il l'a frappée avec une pierre qu'il avait prise dans un laboratoire de géologie et il l'a tuée. C'était un cas d'automatisme.

Cela montre certainement une chose. Cette personne risque d'être entièrement troublée suite à un stress ou à un traumatisme psychologique de ce genre. Cela montre qu'il y a quelque chose en lui, une susceptibilité qui fait qu'il est ainsi affecté et se comporte ensuite d'une manière dangereuse et illégale.

[Text]

What the lawyers talk about is the internal factor as opposed to the external factor. In my view, a person like that, who shows a susceptibility to becoming disordered to such an extent that he kills somebody, has a propensity to become mentally disordered. Such a person should be found mentally disordered.

The middle ground we talk about, temporary insanity, would be one way to go. The other way to go would be to find him mentally disordered, have him discharged home and then be followed up.

**The Chairman:** Ideally, then, you would like to see us abandon automatism, as you say, but make some changes to the wording of the former Bill C-30 that will provide for temporary insanity. I think there would have to be amendments to the bill, would there not? As I recall your evidence, you were unhappy with the drafting of the McNaghten rules, too, the codification of them.

**Dr. Ladha:** I think Bill C-30, as it stands right now, would take care of the instance of psychological blow or the physical blow to the head. Would you agree, Maralyn?

• 1615

**Dr. MacKay:** I am not able to pull out the section, but there is one reference in the bill to automatism.

In our presentation last time, we requested that it not be in the bill, for the very reasons we are speaking of today. But it is in the bill; that word does appear in the bill. Whether the lawyers would look at it and say that if we are not having it in the general part it has to be removed, I am not sure. But that is one thing that would certainly have to be looked at.

It is not clear to me where or in what form there would have to be this provision for the middle ground of temporary mental disorder in order that the public could agreeably accept the concept that a concussion or this sort of situation you are describing in the Rabey case is mental disorder as opposed to automatism the way it was before. I am not sure what would have to happen in terms of drafting. But those are the two questions that I think come out of it.

**The Chairman:** I can sure tell you that the Parks decision isn't washing very well out there in the streets, certainly with my uncles and aunts, and certainly not with my mother-in-law.

**Dr. MacKay:** I think this speaks to the whole concept of automatism and the difficulty with it. And had this been understood as a mental disorder, I think the judge would have been able to put some conditions on this person that would make the decision more agreeable to the public and yet not unreasonably restrictive for the individual. I think the legislation now offers that opportunity.

**The Chairman:** Mr. Rosen has a question. We have asked our experts to ask questions, if they wish, throughout these hearings, because they understand this so much better than some of the rest of us.

[Translation]

Les avocats parlent du facteur interne par opposition au facteur externe. À mon avis, une personne comme celle-là, qui manifeste une susceptibilité à être troublée au point de tuer quelqu'un, a une tendance naturelle à souffrir de troubles mentaux. Une personne de ce genre devrait être considérée comme souffrant de trouble mental.

Le moyen terme dont nous parlons, soit la démente passagère, serait une solution. L'autre consisterait à reconnaître l'inculpé comme souffrant de troubles mentaux, à le remettre en liberté et à assurer un suivi.

**Le président:** Idéalement, donc, vous souhaiteriez que nous renoncions à la défense de l'automatisme, comme vous dites, et que nous modifions le libellé de l'ancien projet de loi C-30 pour qu'il contienne une disposition sur l'aliénation mentale temporaire. Je pense qu'il faudrait modifier le projet de loi, n'est-ce pas? Si je me souviens bien de votre témoignage, vous n'étiez pas d'accord sur le libellé des règles McNaghten, sur leur codification.

**Dr. Ladha:** J'estime que le projet de loi C-30, tel qu'il est actuellement rédigé, couvrirait les cas de traumatisme psychologique ou de coup à la tête. Êtes-vous d'accord Maralyn?

**Dre MacKay:** Je n'arrive pas à retrouver la disposition, mais le projet de loi contient une mention de l'automatisme.

Dans notre exposé, la dernière fois, nous avons demandé de ne pas l'inclure dans le projet de loi, pour les mêmes raisons que nous invoquons aujourd'hui. Toutefois, c'est dans le projet de loi; le mot s'y trouve. Je ne suis pas certaine que les avocats, voyant cela, diraient qu'il faudrait le supprimer si cela ne se trouve pas dans la partie générale. C'est néanmoins quelque chose qu'il faudrait certainement examiner.

Je ne vois pas clairement s'il faudrait qu'il y ait cette disposition—ni quelle forme elle devrait prendre—, en ce qui concerne les troubles mentaux passagers, pour que le grand public accepte cette idée qu'une commotion ou le genre de cas que vous décrivez dans l'affaire Rabey puisse être considéré comme un trouble mental plutôt qu'un automatisme, comme on le faisait avant. Je ne suis pas certaine de ce qu'il faudrait faire quant au libellé. Voilà néanmoins les deux questions qui ressortent, à mon avis.

**Le président:** Je peux vous dire que la décision rendue dans l'affaire Parks n'est pas bien accueillie du tout dans le grand public, en tout cas certainement pas par mes oncles et mes tantes et certainement pas par ma belle-mère.

**Dre MacKay:** Je pense que tout cela est lié à la notion d'automatisme et à la difficulté qu'elle pose. Si cela avait été assimilé à un trouble mental, je pense que le juge aurait pu imposer des conditions à cette personne et que le public aurait alors trouvé la décision plus acceptable, sans qu'elle soit contraignante outre mesure pour l'individu. Je pense que la loi offre maintenant cette possibilité.

**Le président:** M. Rosen a une question à poser. Nous avons invité nos experts à poser des questions, s'ils le désirent, au cours des audiences, car ils sont beaucoup plus au fait de ces questions que certains d'entre nous.

[Texte]

**Mr. Philip Rosen (Committee Researcher):** Both my questions relate to the Parks decision, which you have just mentioned, Mr. Chairman. I hope the question about somnambulism doesn't represent my state of mind, but I will try anyway.

Can you explain to us how you see somnambulism falling into a mental disordered defence? I am specifically thinking about the circumstances in the Parks case. There was a history of sleepwalking in his family. He had not been sleeping well for the weeks previously, had not been eating properly, and was under considerable financial difficulty. Apparently he had been defrauding his employer and was about to be charged criminally. It was under those circumstances that the terrible events occurred while he was sleepwalking. How would you fit those kinds of circumstances within the mental disordered defence as it exists now?

**Dr. Ladha:** If you look at somnambulism, by definition it occurs during sleep. It is not a normal part of sleep, as the Parks decision says. The Parks decision says there is a disorder of sleep. It occurred during a normal state, sleep. Sleep is a normal state, and it occurred during sleep. It did not occur during normal sleep. It is not a normal part of sleep; it is a disorder of sleep. In every textbook it is defined as a disorder of sleep.

Now, why is it called a disorder? During somnambulism there is normal behaviour. There is walking while the person is asleep; there is talking. Sometimes this talk is incoherent. There is uncharacteristic behaviour. Parks was an example of that. The man liked his mother-in-law. He got along well with them. It was definitely uncharacteristic behaviour!

There is abnormal or distinct EEG pattern during somnambulism. It occurs during a specific part of sleep, stages 3 and 4, the deepest part of sleep. During what is called the non-REM part of sleep, non-rapid eye movement part of sleep, muscular movement can occur. During the REM part of sleep muscular movements can't occur because the person is paralysed.

• 1620

It may be associated with other disorders, such as anuresis, bed-wetting, night terrors, sleep talking. The very fact that it runs in families suggest that there is some kind of familiar pattern to this, a genetic pattern, something inherent.

The fact that he was stressed—and there are various kinds of stress—well, that just adds to the argument that it is a disorder, because it does not matter what kind of illness or disorder you look at. In physical disorders, myocardial infarct occurs more during stressful times. Depression can be precipitated by stress, schizophrenia. So the fact that he was under stress just adds to the thesis that it is a disorder.

[Traduction]

**M. Philip Rosen (attaché de recherche auprès du comité):** Mes deux questions ont trait au jugement rendu dans l'affaire Parks, que vous avez mentionnée, monsieur le président. J'espère que la question que je poserai au sujet du somnambulisme ne trahira pas mon état d'esprit, quoi qu'il en soit je vais faire de mon mieux.

Pouvez-vous nous expliquer pourquoi vous pensez qu'en ce qui concerne les moyens de défense, le somnambulisme entre dans la catégorie des troubles mentaux? Je pense plus précisément aux circonstances de l'affaire Parks. Il y avait là des antécédents familiaux de somnambulisme. L'inculpé ne dormait pas bien depuis quelques semaines, avait perdu l'appétit et avait de grandes difficultés financières. Apparemment, il avait fraudé son employeur et on était sur le point de porter contre lui des accusations au criminel. C'est dans ce contexte que se sont produits les terribles événements, pendant qu'il était somnambule. Compte tenu de ces circonstances, comment peut-on invoquer la défense des troubles mentaux telle qu'elle existe maintenant?

**Dr Ladha:** Le somnambulisme, par définition, survient pendant le sommeil. Ce n'est pas une phase normale du sommeil, comme on le précise dans le jugement de l'affaire Parks. Dans ce jugement, on constate l'existence d'un trouble du sommeil. Les événements se sont produits pendant un état normal, le sommeil. Le sommeil est un état normal, et les événements se sont produits pendant un état de sommeil. Ils ne se sont pas produits pendant un sommeil normal. Ce n'était pas une phase normale du sommeil; c'était un désordre du sommeil. Dans tous les manuels, c'est défini comme un trouble du sommeil.

Or pourquoi parle-t-on de trouble? Le somnambule a un comportement normal. Il marche pendant son sommeil; il parle. Parfois ses propos sont incohérents. Il y a aussi un comportement imprévisible. L'affaire Parks en donne un exemple. L'inculpé aimait bien sa belle-mère. Il s'entendait bien avec ces gens. Il s'agissait-là certainement d'un comportement imprévisible!

En phase de somnambulisme, on constate que le tracé de l'électroencéphalogramme est anormal ou différent. Cela se passe pendant une phase précise du sommeil, les stades de 3 et 4, les stades les plus profonds du sommeil. Pendant le stade des mouvements oculaires non rapides, il peut y avoir activité musculaire. Pendant le stade des mouvements oculaires rapides, il ne peut y avoir d'activité musculaire parce le sujet est paralysé.

Cela peut être associé à d'autres troubles, comme l'anurésie, l'incontinence urinaire, les terreurs nocturnes, parler en dormant. Le fait même qu'il y ait des antécédents familiaux donne à penser qu'il y a là un certain modèle familial, un modèle génétique, quelque chose d'inhérent.

Le fait qu'il était stressé—et il y a différents genres de stress—eh bien, cela renforce l'idée que c'est un trouble, car peu importe le type de maladie ou de trouble dont il est question. Dans le cas des troubles physiques, l'infarctus du myocarde survient plus souvent dans des périodes de stress. La dépression peut être enclenchée par le stress, la schizophrénie. Le fait qu'il était soumis à un stress ne fait que renforcer l'idée qu'il s'agit d'un trouble.

[Text]

**Mr. Rosen:** Let's talk about the Parks situation for a moment. Let's assume that the committee in its wisdom decides that it appreciates your submission but does not accept your recommendation that the defence of automatism should be eliminated.

Yesterday the committee had presented to it a position by Professor Ferguson, who suggested that the defence be retained but that the minority comments by the judges in the Supreme Court of Canada be followed; that sentencing judges be empowered in some way, where the offence is successfully invoked, to impose some kind of supervisory or treatment order in appropriate cases. Would you accept that kind of solution to the automatism defence?

**Dr. MacKay:** I think that really makes things more difficult. What is the argument, then, for having automatism? Historically, automatism has resulted in an acquittal. People were not held to be responsible in any way, for any reason, because it was understood that their body was acting without a guilty mind or a guilty act.

If that's the assumption, then I don't quite understand how a justice system allows you to dish out some restrictions that, it seems to me, have to be perceived in some way as punishment for an offence committed with a guilty intent or act. That seems to me very contradictory, so that's one reason that I find it a little bit confusing.

Second, I don't quite understand why we would make two systems in parallel like this and what would be the distinction between the two. One of the difficulties you get into with the Parks case is again the difficulty of what I would call a kind of user unfriendly system. The question would be asked, is somnambulism a disease, by a lawyer who wants to know if this is a disease of the mind, because then that has certain implications in terms of legal decisions and the law.

If that question is asked of a doctor, who may not have great familiarity with this particular area of the law and the interface between law and medicine, he will think of disease, and they use that word the way doctors use the word "disease". Doctors usually use the word "disease" where you have some pathology. We think in terms of diabetes, pathology in the gland of the pancreas. We think of this not in the same way as the lawyers asking for disease of the mind. One has one definition in mind; one has another. One says yes, and something happens; the doctor says no, and something happens. So I think it adds to the complexity of the system in a way that can lead to problems.

**Dr. Ladha:** Judge Sopinka and others said in the Parks decision that you can't impose restrictions on somebody who has been given acquittal. I think that imposition of restrictions on somebody who has been given an acquittal would go much more against the grain than abolishing the defence of automatism. I think abolishing the defence of automatism would be much more practical.

[Translation]

**M. Rosen:** Revenons un instant aux circonstances de l'affaire Parks. Supposons que le comité dans sa sagesse décide qu'il aime bien votre mémoire mais ne souscrit pas à votre recommandation selon laquelle il faudrait supprimer la défense de l'automatisme.

Hier, le comité a entendu le professeur Ferguson, qui a déclaré qu'il fallait maintenir la défense, mais que les opinions minoritaires des juges de la Cour suprême du Canada devaient être prises en compte; que les juges qui sont chargés du prononcé de la sentence aient le pouvoir en quelque sorte, quand la défense est invoquée et retenue, d'imposer dans les cas appropriés une ordonnance de surveillance ou de traitement. Accepteriez-vous cette solution dans le cas de la défense de l'automatisme?

**Dre MacKay:** Je pense que cela complique vraiment les choses. Pour quelles raisons alors invoquer l'automatisme? Traditionnellement, la défense de l'automatisme entraîne l'acquittement. Les inculpés ne sont nullement tenus responsables, pour aucune raison, parce qu'il est entendu que leur corps a agi sans que leur esprit soit coupable ou qu'il s'agisse d'un acte coupable.

Si c'est là le raisonnement, je ne comprends vraiment pas comment un système judiciaire peut permettre d'imposer des restrictions qui, à mon sens, peuvent être considérées comme une punition pour une infraction commise dans une intention coupable. Cela me semble très contradictoire, et c'est une des raisons pour lesquelles cela me semble un peu confus.

Deuxièmement, je ne vois pas pourquoi nous aurions deux systèmes parallèles ni quelle serait la distinction entre les deux. Un des problèmes que pose l'affaire Parks, c'est toujours celui que présente ce que j'appellerais un système non convivial. Un avocat qui veut savoir s'il s'agit d'un trouble de l'esprit demanderait si le somnambulisme est une maladie, car alors cela aurait certaines implications sur le plan des décisions juridiques et du droit.

Si la question était posée à un médecin, qui peut-être ne connaît pas à fond ce domaine particulier du droit ni les rapports qui existent entre le droit et la médecine, il pensera qu'il s'agit d'une maladie, et donnera à ce mot le sens que lui donnent les médecins quand ils emploient le mot «maladie». Les médecins parlent habituellement de «maladie» quand il y a pathologie. Pour ce qui est, par exemple, du diabète, il y a pathologie de la glande du pancréas. On ne voit pas cela de la même façon que des avocats qui s'interrogent sur une maladie de l'esprit. Certains définissent l'esprit d'une manière; et d'autres le définissent autrement. L'un dit oui, et quelque chose se produit; le docteur dit non, et il se produit autre chose. Le système s'en trouve compliqué à un point tel que cela peut causer des problèmes.

**Dr Ladha:** Le juge Sopinka et d'autres ont jugé dans l'affaire Parks qu'on ne peut imposer des restrictions à quelqu'un qui a été acquitté. Je pense que d'imposer des restrictions à quelqu'un qui a été acquitté serait beaucoup plus difficile que d'abolir le recours à la défense de l'automatisme. Je pense qu'il serait beaucoup plus pratique d'abolir cette défense.

[Texte]

[Traduction]

• 1625

**The Chairman:** Mr. O'Reilly, please. Would you wind us down in five minutes?

**Le président:** Monsieur O'Reilly, je vous en prie. Voulez-vous nous aider à clore cette partie de notre séance en cinq minutes?

**Mr. James W. O'Reilly (Legal Adviser to the Committee):** I'll try. I was a bit confused by your last remark, when you were suggesting that it would be unfair to impose conditions on someone who had been acquitted of an offence, and therefore you wouldn't favour that for someone acquitted on the basis of automatism. I thought the outcome of your earlier remarks would be that automatism should be treated as a mental disorder, and then the person could possibly be subjected to conditions imposed by a judge.

**M. James W. O'Reilly (conseiller juridique du comité):** Je vais essayer. Votre dernière remarque me laisse un peu confus. Vous dites qu'il serait injuste d'imposer des conditions à quelqu'un qui a été acquitté d'une infraction et donc que vous rejetiez cette solution dans le cas d'une personne qui est acquittée pour des raisons d'automatisme. Je pensais que vous aviez dit plus tôt que l'automatisme devait être considéré comme un trouble mental, ce qui permettrait éventuellement à un juge d'imposer des conditions à la libération.

**Dr. MacKay:** Let me clarify. My understanding of the reason we've had "automatism" and, in the past, "not guilty by reason of insanity" was that we accepted very severe restrictions on somebody who was found not guilty by reason of insanity. If someone was acquitted on the basis of automatism, no restrictions applied. That has been the historical distinction. With the new legislation, people found not criminally responsible due to a mental disorder may be absolutely discharged and leave the courtroom with no restrictions. On the other hand, they may be held on any of a number of increasingly restrictive conditions up to and including safe custody.

**Dre MacKay:** Permettez-moi de préciser. Si j'ai bien compris, par le passé, s'il était question «d'automatisme» et de «non coupable en raison d'aliénation mentale», c'est que nous acceptions que soient imposées des restrictions très strictes à ceux qui étaient reconnus non coupables pour cette raison. Si une personne était acquittée en invoquant l'automatisme, aucune restriction ne pouvait s'appliquer. Voilà la distinction historique. Ce nouveau projet de loi prévoit que les personnes exonérées de responsabilité criminelle à cause de troubles mentaux pourront être libérées inconditionnellement, quittant le tribunal sans être astreintes à la moindre restriction. Par ailleurs, elles pourront également être détenues en vertu de conditions restrictives, qui peuvent aller jusqu'à la détention préventive.

So if you don't have the defence of automatism and somebody comes before the court and the evidence before the judge is such that they were temporarily mentally disordered and there's no chance of recurrence, the judge may very well absolutely discharge that person that day. In effect, they are walking out with no restrictions. On the other hand, they may have some restrictions, depending on what's appropriate.

Donc si vous invoquez l'automatisme comme défense et que quelqu'un témoigne qu'il s'agissait d'un trouble mental temporaire, il se peut fort bien que le juge, convaincu qu'il n'y ait aucun risque de récidive, décide de libérer l'accusé inconditionnellement immédiatement. C'est ainsi que la personne sera libérée sans être astreinte à la moindre restriction. Par ailleurs, selon les besoins, il se peut que l'on impose des restrictions.

Historically, automatism has been a defence that, if found in your favour, led to an acquittal and no restrictions. There would be a complete change in the reason for having this defence, it seems to me, if you were to restrict people. It would no longer be an acquittal. Can you acquit someone and then put restrictions on them?

Traditionnellement, cet argument d'automatisme, s'il faisait pencher la balance en votre faveur, vous permettait d'être acquitté et libre de toute restriction. Les raisons d'invoquer cet argument changeraient complètement, à mon avis, si l'on se mettait à imposer des restrictions. On ne serait plus exonéré. Peut-on acquitter un accusé et ensuite lui imposer des restrictions?

**Mr. O'Reilly:** It would be treated precisely the same as acquittal by reason of mental disorder. It's an acquittal.

**M. O'Reilly:** Ce serait la même chose que dans le cas de la libération pour raison de troubles mentaux. C'est un acquittement.

**Dr. Ladha:** I thought there was a qualitative difference between an acquittal and a finding of "not criminal responsible as result of a mental disorder". Although the person is not held criminally responsible because of policy reasons, the person is restricted.

**Dr Ladha:** Je pensais qu'il y avait une différence qualitative entre l'acquittement et un constat d'absence de responsabilité criminelle en raison de troubles mentaux. Pour des raisons de politiques publiques, la personne n'est pas tenue criminellement responsable, mais on lui impose des restrictions.

The old law only allowed us to restrict them completely. The new law, as Dr. MacKay says, allows us to have no restrictions or have an increasing degree of restrictions. I think that flexibility is very good. I understand it as being qualitatively different from acquittal.

L'ancienne loi ne prévoyait que des restrictions absolues. La nouvelle loi, comme la docteure MacKay l'a dit, permet des degrés de restriction. Je pense que cette souplesse est excellente. Toutefois, si j'ai bien compris, ce n'est pas la même chose que l'exonération.

**Mr. O'Reilly:** Can I perhaps ask a more specific question? Under section 16 of the Criminal Code the term that's used is "mental disorder", and that term is defined as a "disease of the mind". In effect, we incorporate the

**M. O'Reilly:** Permettez-moi de vous poser une question plus précise? À l'article 16 du Code criminel, on utilise l'expression «trouble mentaux» comme signifiant «une maladie de l'esprit». En fait, on a inclus dans les dispositions



[Text]

pre-existing case law on "disease of the mind" into the existing provision. How would you define "mental disorder", or would you define "mental disorder" under the Criminal Code? I take it that confining it to a "disease of the mind" is not acceptable to you.

**Dr. Ladha:** As I understand case law, I think "mental disorder" has been defined much more broadly than a medical concept of "disease". Under the case law definition, I really wouldn't have any problem fitting the psychological blow scenario or the somnambulism case into "mental disorder". I think they fit in.

• 1630

**Mr. O'Reilly:** It is more of a technical question at the moment. Mental disorder means disease of the mind. So in effect, you would not want it defined as a disease of the mind but allowed to evolve as cases developed.

**Dr. Ladha:** As long as the broad definition within the case law is followed, and I think it is there already. But if you put automatism in the statute, then to a certain extent you apply a kind of strait-jacket.

**The Chairman:** You can see the difficulty we are going to have. But I must say that I understand it far more clearly. You have made your points very well. I can absolutely crystal-clear see where you are coming from, and it makes a lot of sense

Thank you very much.

**Dr. Ladha:** Thank you.

**Dr. MacKay:** Thank you.

• 1633

• 1634

**The Chairman:** I am pleased to introduce from the Canadian Police Association, Mr. Neal Jessop, President and Chairman of the Legislation Committee; Mr. Scott Newark, Legal Counsel; Mr. Bob Brennan; and James Kingston, Chief Executive Officer.

Gentlemen, welcome before our little subcommittee of the justice committee. We are trying to come up with a new general part to the Criminal Code. We are not sure whether we can just do a general part or if we have to do several or many substantive law changes, and we are looking very much forward to your evidence.

• 1635

**Mr. Neal Jessop (President, Canadian Police Association):** Mr. Chairman, I would expect that our presentation may surprise you somewhat. With respect to your comment about individual changes and sectional changes, I'm afraid we deem that much more important than the general recodification of the code. I think you probably know that.

[Translation]

en vigueur la notion de maladie de l'esprit qui découlait de la jurisprudence. Quelle est votre définition de «troubles mentaux»; et pensez-vous qu'il faille définir cette expression dans le Code criminel? Si j'ai bien compris, vous rejetez l'idée de limiter la définition à une maladie de l'esprit.

**Dr. Ladha:** Si je comprends bien la jurisprudence, je pense que «troubles mentaux» est défini d'une façon beaucoup plus large que le concept médical de «maladie». Selon la définition juridique, je n'aurais aucune difficulté à inclure au nombre des troubles mentaux le traumatisme psychologique et le somnambulisme. Au contraire.

**M. O'Reilly:** C'est plutôt une question technique pour l'instant. Un trouble mental est assimilable à une maladie de l'esprit. En fait, vous rejetez cette définition et préférez que la définition évolue selon la jurisprudence.

**Dr. Ladha:** J'aimerais qu'on s'en tienne à la définition générale établie par la jurisprudence. Si vous incluez l'automatisme dans la loi, jusqu'à un certain point, vous vous liez les mains.

**Le président:** Vous pouvez voir quel problème nous éprouverons. Toutefois, je dois reconnaître que je comprends beaucoup mieux maintenant. Vous avez très bien expliqué vos arguments. Je peux voir d'une façon très claire et très précise ce que vous voulez dire et cela me semble très raisonnable.

Merci beaucoup.

**Dr. Ladha:** Merci.

**Dre MacKay:** Merci.

**Le président:** Je suis heureux de présenter, de l'Association canadienne des policiers, M. Neal Jessop, président du Comité sur la législation et président de l'Association; M. Scott Newark, conseiller juridique; M. Bob Brennan; et M. James Kingston, directeur général.

Messieurs, je vous souhaite la bienvenue devant ce petit sous-comité du Comité de la justice. Nous essayons de nous entendre sur de nouvelles dispositions générales du Code criminel. Nous ne savons au juste si nous pouvons nous en tenir à de nouvelles dispositions générales ou s'il faut remanier la loi en profondeur, et nous avons très hâte d'entendre vos conseils à ce sujet.

**M. Neal Jessop (président, Association canadienne des policiers):** Monsieur le président, je crois que nos commentaires vous surprendront un petit peu. Pour ce qui est de ce que vous avez dit au sujet de modifications générales et d'un remaniement en profondeur, nous sommes d'avis que cela est beaucoup plus important que la recodification générale du Code criminel. Vous en êtes sans doute déjà conscients.

[Texte]

Scott will make some comments on the legal aspects of the changes, but I would like to say to you that if we had our choice we would much rather see substantive changes brought forward in relation to what the government prefers to do, for example, in the wiretap legislation and things of that nature. They're much more important to us in the practicality of the process than the recodification. With that, I'll turn it over to Scott.

**Mr. Scott Newark (Legal Counsel, Canadian Police Association):** Yes, sir, that pretty much is the thrust of the original material submitted, as well as a little bit of a supplementary. I started to go through the framework documents on a clause-by-clause basis, quickly appreciating that any bent I might have had for legal academia was out of the window very shortly thereafter.

The general part of the Criminal Code, as the authors of the document very fairly point out, is a portion of the code that sets forth general principles and that really deals with concepts that underlie all of our criminal justice system as well as the specific sections, and it should apply throughout. I certainly agree in going through it. To be candid, I must admit it was really only on review of the framework document itself that I probably had read through part I of the Criminal Code in its entirety. Having been a prosecutor for 12 years, I did not really find it necessary, other than on a case-by-case basis, when I was looking for one of the sections. That may offer some degree of insight, in the sense of how that particular part of the Criminal Code impacts on a day-to-day basis in the system itself.

It is certainly true, as is pointed out in the original document, that there is some haphazardness, I suppose, or in one sense a lack of organization. Clearly, one aspect that could be done and accomplished very simply is tidying up with some housekeeping amendments.

Having said that, I'd harken back to what we discussed this morning on a different topic about the very real practical effect that may have if for example whole section numbers of the Criminal Code are required to be renumbered. I don't think it's just me. It can be immensely confusing when sections end up being renumbered really to fit more the perspective, it always seemed to us in the field, of somebody's sense of order, who was the person doing the drafting. Indeed, I suspect it probably cost an awful lot of money. I can recall in one instance where the offences were in great volume, like the drinking-and-driving offences, there were preprinted forms for information, and when we changed the numbers we just threw them all out. I can't imagine how much money that must have cost across the country, but I suspect it was not insignificant. I certainly echo the president's suggestion that we view other areas as being of higher priority.

Having said that, I would like to touch a little bit on things that are in the general part itself, and the philosophy behind it. I read some of the Hansards from the association's last attendance here, and I know there were some lively

[Traduction]

Scott fera quelques commentaires sur les aspects juridiques des modifications, mais j'aimerais vous dire que si nous avions le choix, nous préfererions qu'il y ait des changements importants à l'égard de ce que le gouvernement compte faire, par exemple, à l'égard des dispositions sur l'écoute électronique et les choses du genre. Ces questions sont beaucoup plus importantes pour nos activités quotidiennes que la recodification du Code criminel. Je laisserai Scott vous donner de plus amples détails.

**M. Scott Newark (conseiller juridique, Association canadienne des policiers):** Oui, monsieur, c'est l'orientation générale du document qu'on vous a présenté, ainsi que des commentaires supplémentaires que nous y avons ajoutés. J'ai commencé à lire les documents cadres article par article, et j'ai rapidement constaté que les maigres talents de juriste que je croyais avoir ont disparu très rapidement quand j'ai lu ces documents.

Les dispositions générales du Code criminel, comme le signalent d'ailleurs les auteurs du document, constituent une partie du Code criminel qui établit les principes généraux et qui porte sur les concepts qui sous-tendent notre système de justice pénale et les articles particuliers, et cette partie devrait s'appliquer d'un bout à l'autre. Il y a certainement lieu de l'examiner. Pour être honnête, je dois reconnaître que ce n'est qu'en étudiant le document cadre que j'ai vraiment lu la partie I du Code criminel au complet. J'ai été procureur pendant 12 ans et je n'ai jamais eu besoin de le faire, car il suffisait de lire les dispositions particulières s'appliquant aux différents cas. Cela peut vous donner une idée de l'importance qu'a cette partie du Code criminel dans les activités quotidiennes du système.

Comme on le signale dans le document original, il est vrai qu'il existe une certaine impression que les choses sont faites au petit bonheur, qu'il y a un certain manque d'organisation. On pourrait très simplement régler certains de ces problèmes en apportant des modifications d'ordre administratif.

Cela dit, j'en reviens à ce qu'on a abordé ce matin, une question différente, sur l'effet pratique qu'aura un changement de numéros d'un certain nombre de dispositions du Code criminel. Je ne suis pas le seul à penser cela. Il est très difficile de s'y retrouver lorsqu'on change les numéros de certaines dispositions simplement pour qu'ils correspondent—d'après ce que peuvent voir ceux qui s'en servent tous les jours—au sens d'ordre ou à la perspective de la personne qui rédige les dispositions. En fait, je soupçonne que cela coûte beaucoup d'argent. Je me souviens que lorsqu'il y avait beaucoup d'infractions, comme les infractions pour la conduite en état d'ébriété, il y avait des formulaires déjà imprimés qui servaient de renseignements, et lorsqu'on a changé les numéros, on s'en est simplement débarrassé. Je ne sais pas combien cela a coûté pour tout le pays, mais je suis convaincu que ce montant a été assez important. Tout comme le président, j'estime qu'il y a d'autres points qui sont plus importants et qui méritent la priorité.

Cela dit, j'aimerais aborder certaines choses qui figurent dans les dispositions générales, et la philosophie qui les sous-tend. J'ai lu certains des procès-verbaux préparés à la suite de la dernière comparution de l'Association, et je sais qu'on a

[Text]

questions in relation to the material that was originally submitted. When I read it, it struck me, as somebody who had worked in the courts, as a perspective of really rejecting the concept of the common law.

What I mean by that is that there was a development, and we've had a living development of cases and interpretation of sections once the sections were put into place. So it's not something that's static in a word, a phrase, or a section; it goes through an evolution. And contrary to what is contained in the introductory remarks in the general framework, those are not concepts frozen in time hundreds of years ago from English judges. Precedent may have started there in the Canadian system, with its roots in Great Britain, but it evolved. I tried to make that point in the brief we originally submitted, making reference to some defences, for example, that had developed along the way and which were uniquely Canadian, such as *Lavalee* in the sense of self-defence and *Regina v. Sault Ste. Marie* on strict liability.

• 1640

In my opinion, if I could put it this way, that has always been one of the genius aspects of our criminal law and our legal system. It evolves and it reacts to individual cases. It is "a living, breathing entity", I think is the correct phrase.

It is wrong to assume that simply redefining words and somebody else selecting another set of words that they may feel more accurately mirror what the section should be is somehow going to answer all the questions, and that thereafter there will never be a debate about what those words mean.

In my experience in an adversarial criminal justice system, when you have different words used someone will attempt to say that those different words mean something different and that therefore a court should interpret it a different way. Literally, we'll start the process over again.

I am not in any sense suggesting that if there was a specific problem identified in the general part conceptually that it should not be up for analysis and review, but to my way of thinking and experience, change for change's sake in a courtroom will accomplish really just more and more litigation.

We recognized as well that the recommendations in the framework concerned codifying existing defences; that is, many of them are already codified and they are spread throughout the Criminal Code, but also many of them are simply preserved by literally common law. Again, I don't know if there is any magic if we codify the defences. It would be appropriate, I think, in a general part to do that. I am not sure there is any magic in doing it that way. There is nothing necessarily the matter with it. I think we should exercise great caution in doing it that we get it strictly correct as to what the current status of the law is, for example, on some of the defences like "necessity" or things like that, and also so we allow the evolution of law, because that's what case authority does. It doesn't free things completely so that there can be no future development of it. I appreciate that distinction. On the one hand it can produce uncertainty, but the other side of the uncertainty that is produced is flexibility.

[Translation]

posé de bonnes questions sur les documents qui ont été présentés à l'origine. Lorsque je les ai lus, à mes yeux, les yeux de quelqu'un qui a travaillé devant les tribunaux, ces documents me semblaient rejeter le concept du droit commun.

Il y a eu une évolution, une évolution des dossiers et de l'interprétation des dispositions une fois que ces dernières ont été adoptées. Il ne s'agit pas d'une idée statique qu'on retrouve dans un mot, dans une phrase ou dans une disposition; tout cela évolue. Et contrairement à ce que l'on retrouve dans les commentaires d'introduction du cadre général, il ne s'agit pas de concepts statiques issus de juges anglais il y a des centaines d'années. C'est peut-être là qu'est née la jurisprudence canadienne, dont les racines s'étendent jusqu'en Grande-Bretagne, mais les choses ont évolué depuis. J'ai essayé de faire ressortir cet aspect dans le mémoire que nous avons présenté, j'ai parlé de certaines défenses, par exemple, qui étaient typiquement canadiennes, comme l'affaire *Lavalee* pour les cas d'autodéfense et *La Reine c. Sault-Sainte-Marie* pour les cas de responsabilité absolue.

À mon avis, si je peux m'exprimer ainsi, cela a toujours été un des points forts de notre droit pénal et de notre système judiciaire. Il évolue et s'adapte aux cas particuliers. Je crois que je peux dire que notre système est vivant.

On a tort de supposer que le fait de redéfinir les termes et de laisser quelqu'un choisir d'autres phrases qui à ses yeux reflètent mieux ce que la disposition devrait stipuler régler tous les problèmes, et que par la suite plus personne ne mettra en doute ce que veulent dire ces termes.

L'expérience m'a appris que dans un système de justice pénale contradictoire, lorsqu'on utilise divers termes, quelqu'un essaiera de soutenir que ces mots veulent dire quelque chose de différent et que le tribunal devrait les interpréter de façon différente. On revient toujours à la case départ.

Je ne dis pas du tout que si l'on identifiait un problème particulier dans les dispositions générales, d'un point de vue conceptuel, qu'on ne devrait pas étudier cette question; je pense simplement, et j'ai une longue expérience dans le domaine, que changer des choses simplement pour dire qu'on les change ne fera qu'accroître le nombre de litiges présentés aux tribunaux.

L'Association reconnaît également que les recommandations proposées touchaient la codification de défenses déjà établies; c'est-à-dire que nombre d'entre elles sont déjà codifiées et sont éparpillées dans le Code criminel, mais nombre d'entre elles sont également préservées par le droit commun. Encore une fois, je ne sais pas si la codification des défenses est une panacée. Je crois qu'il serait approprié de le faire dans les dispositions générales. Mais je ne crois pas qu'il soit particulièrement judicieux de procéder de cette façon. Il n'y a rien qui cloche vraiment. Je crois qu'il faudrait être très prudent et s'assurer que l'on reflète bien la loi actuelle, par exemple, pour des défenses comme «l'état de nécessité» et les choses du genre. Il faut également tenir compte de l'évolution du droit parce que c'est ce que la jurisprudence fait. Elle laisse toujours une certaine marge de manoeuvre pour assurer l'évolution du droit. Je reconnais qu'il faut faire la distinction. D'un côté il peut y avoir une certaine incertitude, mais de l'autre on a une certaine souplesse.

## [Texte]

In the same sense that we have wide ranges of sentencing available, on the one hand as a criticism it can result in disparity of sentences, but on the other hand it can also reflect itself in what I still think is the cardinal principle of sentencing; that is, that you sentence this offender for this offence. It allows that great flexibility to be there.

The framework also spoke of "mental disorder". It may be somewhat dated, because we had the amendments to the Criminal Code in relation to that. It also spoke in general terms of "jurisdiction" and also of "contempt of court".

The point we made or tried to make in the brief about "contempt of court" was that, again, I don't think it's necessarily all that difficult to define contempt *in facie curiae*, in the face of the court. In my opinion, we are in an interesting time, when we are working through the beginnings of a charter of rights system, in which parliamentary supremacy is not quite what it used to be, and we have decisions being made by a court that potentially may invite public comment and public discussion.

Codification of contempt of out-of-court statements. . . I must admit, I sat down and tried to think about how I would draft something like that. I had a very real difficulty in trying to draft something. I must confess, as I think is probably apparent, that I am by no means an academic lawyer. I think this is a tome, if I could put it that way, of that kind. There are some specific things. As I went through it, however, and I don't actually expect that this is what you had anticipated, I saw something on which I thought we could improve one of the sections. It deals with the section on "duties" that is contained in the framework at the very beginning of it. I thought we could expand a section of the Criminal Code. It is paragraph 215(2)(ii). It deals with the failure to provide essentially the necessities of life to children.

## • 1645

It is an irony that the scope or the consequences of criminal regulation of animals is broader than it is in relation to children. Indeed, if you are convicted of causing unnecessary pain and suffering to animals, the court can issue an order that you are not allowed to have custody of animals for a time period. Yet that is not contemplated in the criminal legislation. I can understand all sorts of reasons why it isn't. But I can also tell you some of the frustrations involved as a prosecutor in seeing cases where. . . I suppose if I put it this way—again similar to a topic we were discussing this morning—it may well be in society that we are reaching the point of being so negligent a parent and so abusive a parent it should ultimately attract criminal attention.

The expansion of the word contained in our brief would make that more possible and allow us to do something in the criminal sphere where, at least in my opinion, it would certainly be appropriate.

We essentially are of the view that there are many other areas of criminal justice, not simply the Criminal Code but the entire component parts, that are much more immediate in the sense of their need of correction to ultimately provide

## [Traduction]

De la même façon, il peut y avoir toute une gamme de sentences pour une même peine, et certains disent qu'il y a une disparité des sentences, mais de l'autre côté cela reflète le principe fondamental de la détermination de la peine: c'est-à-dire que vous donnez une peine à un contrevenant donné pour une infraction donnée. Cela permet également une plus grande souplesse.

Dans le document cadre on parle également de «troubles mentaux». C'est peut-être quelque peu périmé, parce qu'on a déjà apporté des amendements au Code criminel à cet égard. Le document parle également en termes généraux de «compétence» et également de «outrage au tribunal».

Nous avons essayé d'expliquer dans notre mémoire, en ce qui a trait à «outrage au tribunal», qu'il n'est pas vraiment très difficile de définir *in facie curiae*, outrage commis en face du tribunal. À mon avis, nous traversons une période intéressante où nous en sommes au début d'un système de charte des droits dans lequel la suprématie du Parlement a changé, et des décisions sont maintenant prises par un tribunal qui pourraient donner voix au chapitre au public.

La codification d'outrage au tribunal pour les déclarations faites à l'extérieur du tribunal. . . Je dois reconnaître que je me suis demandé comment je rédigerais une disposition là-dessus. J'ai eu beaucoup de problèmes. Je dois reconnaître, et c'est probablement évident, que je ne suis pas un juriste. Je crois que c'est un volume pour les juristes. Il y a des choses bien précises. Quand je l'ai lu, et je ne pense pas que vous vous attendiez à cela, j'ai découvert quelque chose qu'on pourrait améliorer. C'est la disposition sur les «devoirs» qui se retrouve dans les dispositions cadres au tout début. J'ai pensé qu'on pourrait élargir cette disposition du Code criminel. Il s'agit de l'alinéa 215(2)(ii) aux termes duquel commet une infraction quiconque omet de fournir les choses nécessaires à l'existence d'un l'enfant.

Il est ironique de constater que le Code criminel protège mieux les animaux que les enfants. En effet, le tribunal qui reconnaît quelqu'un coupable de causer des souffrances inutiles à un animal peut ordonner qu'on enlève à cette personne la garde d'un animal pendant un certain temps. Or, le Code criminel n'envisage pas cette possibilité. Je comprends bien pourquoi. Il est cependant très frustrant à titre de procureur de voir que dans certains cas. . . Il se peut bien—et nous discutons d'un sujet semblable ce matin—que dans notre société, les enfants sont victimes de tellement de négligence et de mauvais traitements de la part de leurs parents qu'on ne peut plus contester le fait qu'il s'agisse de crimes.

Nous recommandons dans notre mémoire la criminalisation de ces actes lorsque cela s'impose.

D'après notre organisme, il conviendrait de revoir en priorité certains aspects de notre justice criminelle, et pas seulement la partie générale du Code criminel, si nous voulons vraiment protéger le public. Nous sommes conscients

[Text] Bill C-90 = An Act to Amend the Criminal Code (Amendments and other Acts in consequence)  
 protection of the public, that have a higher priority for our organization than the general part. But I am sure all of us would be pleased to answer any questions you may have, at least on that rather superficial analysis, sir.

**The Chairman:** This green document is not the committee document type of thing. We are using that as a master document. In the interim we have had a new report from the Canadian Bar Association entitled *Principles of Criminal Liability*, which also is quite good. It has some very good analysis and rationale, etc. I would certainly commend it to you.

**Mr. James M. Kingston (Chief Executive Officer, Canadian Police Association):** The only comment I would like to make, Mr. Chairman, is in the way of an apology. We did agree that we would come back with a complete clause-by-clause analysis. I naively had no idea what the hell I was committing our counsel to do. He told me there were only so many hours in the day, that we had other briefs to do, and it was just too difficult.

**Mr. Rideout:** So we conclude from that that you are not going to come back for a clause-by-clause analysis.

**Mr. Newark:** A pretty safe assumption.

**Mr. Rideout:** In the general part, do you think it should include any sentencing principles? Should we leave that as a totally separate area dealing with sentencing, or should we have some sort of statement? What would be the elements that should be included in sentencing?

**Mr. Newark:** Bill C-90, as I'm sure you know, has many proposed principles on sentencing, and I suspect we may have a conversation later on that bill.

My comments about that one, though, would probably be the same about this. I'm somewhat concerned about the statements or principles on sentencing that are chosen and by necessity those that aren't chosen. What I found in C-90 is what is contained in there on statements of principle in terms of sentencing is what courts go through every single day. You can go through and find judgments that deal with that, for example in courts of appeal upholding sentences or reducing sentences. They are applied really on a day-to-day basis.

Again, there's no magic, and anything good or bad, in defining them and codifying them into the legislation. My concern is that you codify them all. At least on C-90, from my perspective, we are missing some, and the ones we're missing are the ones that indicate that sometimes it's unfortunately necessary to segregate individuals from society when their conduct poses a real danger to society.

So as a general rule that principles and sentencing be contained in the general part, I suppose so. I am more of a believer that what we need is fewer laws than more laws. I think there should be a purpose for something contained in there other than sort of a generic feel-good statement.

**Mr. Rideout:** Carrying on with what you were saying, Scott, what values in relation to sentencing would you see to be included, and what should be excluded?

[Translation] Loi modifiant le Code criminel (des amendements et d'autres lois en conséquence), 1<sup>re</sup> lecture 23 juin  
 du fait que nous vous avons présenté une analyse superficielle du sujet, mais nous serons heureux de répondre aux questions que vous voudrez bien nous poser.

**Le président:** Le comité n'est pas l'auteur de ce document vert. Nous nous en servons cependant comme d'un document de base. Nous avons aussi reçu un très bon rapport de l'Association du Barreau canadien qui s'intitule *Principes de la responsabilité criminelle*. Il analyse très bien le sujet. Je vous le recommande.

**M. James M. Kingston (directeur général, Association canadienne des policiers):** J'aimerais simplement vous présenter nos excuses, monsieur le président. Nous avons convenu de vous présenter une analyse article par article du projet de loi. Je n'avais absolument aucune idée du travail que cela allait représenter pour notre conseiller juridique. Il m'a dit que la journée ne comptait pas suffisamment d'heures, que nous avions d'autres mémoires à préparer et que la tâche était trop difficile.

**M. Rideout:** Faut-il en conclure que vous ne reviendrez pas nous présenter une analyse article par article.

**M. Newark:** Ce serait plus prudent.

**M. Rideout:** Pensez-vous que la partie générale du Code devrait comporter des principes touchant la détermination de la peine? Préféreriez-vous que ces principes figurent dans une partie distincte du Code? Que devrait comporter cette partie sur la détermination de la peine?

**M. Newark:** Comme vous le savez, le projet de loi C-90 propose un ensemble de principes sur la détermination de la peine, et je m'attends à ce que nous discutons plus tard de ce projet de loi.

Les propos que je tenais plus tôt s'appliquent probablement dans ce cas-ci aussi. Je me demande comment on fera un choix entre les principes qu'il faut retenir et ceux qu'il faut exclure. Les principes qui figurent dans le projet de loi C-90 sont ceux dont s'inspirent les tribunaux tous les jours. Les jugements rendus par les cours d'appel, par exemple, confirment ou réduisent les peines en fonction de ces principes. Ils sont donc appliqués quotidiennement.

Rien ne s'oppose à ce que le projet de loi les codifie. Il n'y a cependant rien de magique non plus dans cette solution. Je voudrais simplement m'assurer qu'on les codifie tous. À mon avis, le projet de loi C-90 n'est pas complet à cet égard, car il exclut le principe voulant qu'il soit parfois malheureusement nécessaire d'isoler certains individus de la société parce qu'ils constituent une menace pour celle-ci.

Je ne vois donc pas de raison de s'opposer à ce que la partie générale du Code criminel comporte des principes sur la détermination de la peine. J'estime qu'il nous faut moins de lois et pas davantage. L'inclusion de ces principes devrait être motivée par des raisons solides, et pas simplement par de bons sentiments.

**M. Rideout:** Dans cette optique, Scott, quels sont les principes touchant la détermination de la peine qu'il convient de retenir et ceux qu'il faut exclure?

[Texte]

[Traduction]

• 1650

**Mr. Newark:** Assuming we are going to use a codification of principles of sentencing, I would say a balance.

I used the phrase "this offender, this offence". That actually comes from a specific sentencing case. It is very simplistic, but it also speaks volumes about the way our courts should be sentencing individuals.

Some of the specific principles that are taken into account are clear—they are done every single day—for example, the age of the offender, the circumstances of the offence, previous record, principles. You state them as well as the actual theories of sentencing: the need for deterrents, a recognition that other people are deterred by acts like that.

My point is that once you start to get into that you have to cover virtually everything. At least in Bill C-90 I do not see that. I only see it as being if not one-sided, fairly neutral. It does not cover the other spectrum, which is that some people have their conduct motivated, if I could use the example, against using violence because there is somebody bigger and stronger and tougher than they are, namely the state, which if they continue to assault people will put them in jail and take away their liberty. That is not a really sophisticated principle, but neither is beating somebody up. That is a tough one to put into words as a principle, but it is a very real principle in sentencing.

**Mr. Rideout:** I think all we were toying with is whether we need to put anything in the general part. Because it is now essentially in different cases, is there a need to codify, or should it still just remain as general case law, leaving some flexibility and open interpretation by the courts to suit whatever circumstances? All we are trying to grapple with is whether there should be an effective statement of principle.

**Mr. Jessop:** I think we need to be reminded that as people who practise in the profession, so to speak, our problems do not come from the judges who sentence. Our problems come from the public themselves who believe, for example, that a sentence is eight years, when in fact it is probably two and a half years at the worst of times, and maybe half of that at the best of times, so to speak, from whatever point of view you want to look at it.

**Mr. Rideout:** I thought it had a perspective to it.

**Mr. Jessop:** For the other side. Let us put it that way.

Anyway, this is a public document, and if you are going to say those things, you have to say to the public, this is what a sentence is, and this is what incarceration is. And you may have to define that too. It has to take in all those things.

**Mr. Newark:** If you are going to do it at all, you should do it all. If you are going to say part of it, you should say it all.

**M. Newark:** À mon avis, il faudrait en arriver à un équilibre dans la codification des principes touchant la détermination de la peine.

J'ai parlé «d'un contrevenant donné et d'une infraction donnée». J'ai tiré ces mots d'une affaire portant sur la détermination de la peine. C'est peut-être une façon simpliste de présenter les choses, mais à mon avis, c'est de cette façon que les tribunaux devraient voir la question de la détermination de la peine.

Certains principes sont assez clairs, et on en tient compte tous les jours. Il s'agit notamment de l'âge du délinquant, des circonstances entourant l'infraction, du dossier criminel antérieur et des principes. À ceux-ci s'ajoutent les théories sur la détermination de la peine comme la théorie de la dissuasion.

À mon avis, il faudrait rien n'omettre si l'on décide d'inclure les principes sur la détermination de la peine. Je n'ai pas l'impression que le projet de loi C-90 est à la hauteur. Il me semble assez neutre à cet égard. Il ne reconnaît pas le fait que ce qui empêche certains individus de recourir à la violence, c'est la crainte de l'intervention de quelqu'un plus fort et plus dur qu'eux, soit l'État qui n'hésitera pas à les emprisonner et à les priver de leur liberté s'ils continuent à agresser les gens. Il ne s'agit pas d'un principe très raffiné, mais le fait de rouer quelqu'un de coups ne relève pas davantage de grands principes. Il est évidemment difficile de refléter cet état de fait par des mots, mais il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un principe très réel qui s'applique à la détermination de la peine.

**M. Rideout:** Tout ce que nous aimerions savoir, c'est s'il convient d'inclure certains principes à la partie générale du Code. Nous nous demandons s'il convient de codifier ces principes ou si nous devrions plutôt laisser aux tribunaux le soin d'adapter ceux-ci aux circonstances de chaque cas? Il s'agit donc tout simplement de savoir s'il faut inclure un énoncé de principe à la partie générale.

**M. Jessop:** Il ne faudrait pas oublier que les problèmes auxquels nous sommes confrontés, dans l'exercice de notre profession, ne sont pas le fait des juges qui fixent les peines. En effet, les problèmes que nous connaissons découlent plutôt du fait que le public croit qu'un détenu qui a été condamné à une peine de huit ans purge vraiment cette peine alors qu'au mieux, il en purgera la moitié et au pire, deux ans et demi.

**M. Rideout:** Je croyais qu'il y avait une raison à cela.

**M. Jessop:** Je croyais qu'il y avait de bonnes raisons à cela. C'est évidemment ce que l'autre camp soutient.

Comme il s'agit d'un document public, il faudrait préciser, à l'intention du public, ce qu'on entend par une peine et ce que constitue l'incarcération. Il faudrait ne pas omettre quoi que ce soit.

**M. Newark:** Il faudrait évidemment ne rien omettre si l'on décide d'inclure des principes. On ne peut faire autrement.

[Text]

I always found remarkable how it was perfectly acceptable and proper—and I understand why—to take into account pre-trial custody served by an accused in calculation of sentence. Not only do you take into account pre-trial custody. . . It is called the discount rate. It is like being at Zellers on discount days. You served one month, so that is equal to. . . Yet at the same time, when somebody is doing that and counsel is inviting the court to take that into account, it is an error of law for the court to say I think you should be serving  $x$  amount of time, but I know you are only going to serve two-thirds of that sentence as a maximum.

If we are going to get into speaking about sentencing principles, we should be completely honest about it. I have never understood why we are not.

**Mr. Rideout:** Do you think intoxication should be recognized in the general part as a defence?

**Mr. Newark:** If we are going to codify defences, we have it within our capacity to codify how intoxication works as a defence in reducing specific intent to general intent. At the same time, we should state that it does not work as a defence on a general intent offence. My point is the same, though: that if we are going to express one, we should express it all the way.

**Mr. Rideout:** We have been given some suggestions that perhaps there could almost be an offence of intoxication associated with whatever the crime is—you are guilty of break and enter with intoxication—to use it as a defence in part to mitigate against the sentence. In other words, it is half-price days.

• 1655

**Mr. Newark:** Although I'd hesitate against codifying that for example and making break and enter with intent or break and enter while intoxicated, that sort of thing, a lesser offence. Because I guarantee you what's going to happen right away is we're going to start quibbling about what intoxication means and whether he really was or whether he really wasn't.

**Mr. Jessop:** I might add to that. Those kinds of statements make my blood boil, to tell you the truth from the point of view of a police officer. We talk about intoxication. The other day we arrested a person for stabbing an individual 28 times. I went to his legal counsel and I said I want a sample of his blood and I want a sample of his breath, if I could have got it at the time, which I couldn't, in order to determine whether he was intoxicated or not. It's his right to tell me to buzz off and that I can't have it. But then these people come along and say well let's take this subjective interpretation of intoxication and make it a defence. You have to look at it from our point of view. If we're going to do that, I want the right and I want the ability to determine objectively what it was.

**Mr. Newark:** Instead of six months or two years after the fact having a forensic psychiatrist on the stand explaining to us what was in the accused's mind at the point when he was stabbing an individual because he's spoken with him maybe once for about 35 minutes and he can tell us all of that.

[Translation]

J'ai toujours été surpris de voir comment on jugeait tout à fait acceptable et même tout à fait indiqué—et je comprends pourquoi—de tenir compte dans le calcul de la peine de la période d'incarcération précédant la tenue du procès. Non seulement on tient compte, mais on dit qu'il s'agit du rabais accordé. C'est comme si on se prenait pour le magasin Zellers. Un mois d'incarcération équivaut à. . . On accepte donc que l'avocat de la défense invite le tribunal à tenir compte de la période d'incarcération avant le procès, mais on s'offusquerait du fait que le tribunal dise voilà la peine qui vous est infligée, mais nous savons que vous en purgerez au plus les deux tiers.

Il faudrait être tout à fait honnête si nous voulons parler des principes relatifs à la détermination de la peine. Je n'ai jamais compris pourquoi nous ne l'étions pas.

**M. Rideout:** Pensez-vous que l'intoxication devrait être reconnue comme un motif de défense dans la partie générale du Code?

**M. Newark:** Si l'on décide de codifier les défenses, il nous est possible de préciser comment l'intoxication peut être invoquée comme motif de défense pour transformer une intention spécifique en intention générale. Nous devrions aussi préciser qu'on ne peut pas invoquer ce motif à l'égard d'une infraction faisant intervenir l'intention générale. Je veux insister sur le fait qu'il faut énoncer tous les principes si l'on décide d'en énoncer quelques-uns.

**M. Rideout:** Certains proposent qu'on puisse invoquer le motif de défense de l'intoxication à l'égard de tout crime dont on serait accusé. On pourrait ainsi parler d'introduction avec effraction en état d'intoxication. Autrement dit, dans ce cas-là, un rabais s'appliquerait au crime commis.

**M. Newark:** J'hésiterais à recommander qu'on réduise la peine prévue dans le cas de l'introduction par effraction si le délit est commis en état d'intoxication. Je peux vous assurer que c'est si le cas, on n'en finira plus de débattre du sens à donner à intoxication.

**M. Jessop:** Permettez-moi d'intervenir. Comme policier, ce genre d'affirmations me mettent en furie. Parlons de l'intoxication. L'autre jour, nous avons arrêté un individu qui avait poignardé 28 fois sa victime. J'ai demandé à son avocat qu'on nous fournisse un échantillon de son sang et de son haleine pour voir s'il était en état d'intoxication, ce qui m'a été refusé. L'avocat avait tout à fait le droit de refuser ma demande. Or, ce sont ensuite ces mêmes avocats qui allèguent comme motif de défense qu'on interprète de façon subjective ce qu'on entend par intoxication. Il faut se mettre à notre place. Si l'on veut reconnaître ce motif de défense, je veux qu'on me donne la possibilité d'établir objectivement si l'individu était en état d'intoxication.

**M. Newark:** Il ne faudrait pas s'en remettre au jugement d'un psychiatre légal qui, après avoir discuté pendant 35 minutes avec le prévenu, viendrait nous expliquer six mois ou deux ans plus tard les pensées qui l'habitaient au moment où il a poignardé sa victime.

*[Texte]*

Actually we do take into account in sentencing if an individual is intoxicated. It may not be a defence, for example, as an absolute defence. A break and enter with intent, if somebody's sufficiently intoxicated. . . And it happens in the area where I used to prosecute: somebody would be sufficiently intoxicated that they'd wander into somebody else's house. Well technically that's a break and enter, and the presumption section is in there that there's a break and enter with intent. We would call the evidence, and the onus is really on that person to show that they didn't have the intent to commit an indictable offence, except it was glaringly obvious from the crown's own evidence that the person was so intoxicated they didn't have any intent. Okay, well that's a defence to that charge, and properly so. On other offences where it's not a defence, like a general intent offence, it's still taken into account by the court. It may not be an excuse, but it is recognized at least that the individual was intoxicated.

Sometimes I have to tell you it's not always for the offender's benefit, because what may go along with that, in my opinion, in creative sentencing, in good sentencing, is that what's going on here is that you have somebody with an alcohol problem, and what might have been dealt with by way of simply a fine is dealt with by a fine plus probation with conditions of probation saying no drinking, and that can be often very difficult for somebody to live up to. The consequences usually of that, at least in my jurisdiction, are incarceration if you don't live wilfully up to a probation order. But it's designed to get at what caused the person to come into court in the first place.

**Mr. Rideout:** I'm just trying to get some opinions and some reaction. This one should be a good one too. How do you feel about entrapment as a defence? Impossible to happen, I am sure.

**Mr. Newark:** No, no, no, it's not. It calls on I think probably the most skill and judgment and integrity of police officers and crown attorneys to avoid situations like that, because what can happen is that you can end up in situations you never anticipated and then suddenly something gets out of hand and gets out of control.

Personally, having had some experience—and in this one we haven't had a discussion, so I'm afraid this is my own opinion—it's a legitimate and real defence.

**Mr. Jessop:** I agree.

**Mr. Rideout:** Then you would see that as being included in the general part.

**Mr. Newark:** Again, whether codified or not, it is. . . I've encountered circumstances frankly where I have intervened as a prosecutor and stayed the charge because it was an inappropriate circumstance for prosecution. It didn't mean that the individual didn't necessarily commit a crime, but it was an inappropriate circumstance, the essence of it being that the offence would not have been committed were it not for the actions of an agent of the state inducing the individual to act.

**Mr. Rideout:** Do you like that concept of a stay rather than an acquittal?

*[Traduction]*

Si le prévenu était en état d'intoxication lorsqu'il a commis son crime, nous en tenons compte. On ne peut cependant invoquer ce motif de défense comme une défense absolue. Si quelqu'un est suffisamment intoxiqué, une introduction par effraction dans le but de commettre un vol. . . Dans la région où je travaillais comme procureur de la Couronne, il arrivait parfois que quelqu'un soit tellement intoxiqué qu'il entre dans la maison de quelqu'un d'autre sans y être invité. D'un point de vue technique, il s'agit d'une introduction par effraction dans un but bien précis. Dans ce cas, il incomberait à cette personne de prouver qu'elle n'avait pas l'intention de commettre un crime. Dans des cas semblables, la preuve établirait de façon évidente que la personne était tellement intoxiquée qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Il convient donc, dans ces cas-là, qu'on puisse invoquer ce motif de défense. Le tribunal en tient même compte à l'égard d'un délit d'intention générale même si ce n'est pas considéré comme un motif de défense. Cela n'excuse pas le coupable, mais on tient tout de même compte de ce fait.

Je me permets de faire remarquer que ce n'est pas toujours dans l'intérêt du contrevenant, car si le juge est innovateur, il assortira son amende d'une période de probation pour tenir compte du fait que l'individu abuse de l'alcool. Il peut être difficile à quelqu'un de respecter une ordonnance lui interdisant de consommer de l'alcool. Dans la région d'où je viens, celui qui ne respecte pas l'ordonnance de probation peut se retrouver en prison. L'objectif visé est évidemment d'amener la personne à régler son problème d'alcoolisme.

**M. Rideout:** J'essaie simplement de connaître votre réaction à diverses suggestions. En voici une bonne. Pensez-vous que la provocation policière devrait constituer un motif de défense? Cela n'arrive jamais, j'en suis sûr.

**M. Newark:** Non, cela peut se produire. Les policiers et les procureurs de la Couronne doivent faire preuve de compétence et de jugement afin d'éviter ce genre de situations, car quelque chose d'imprévu peut se produire et le pire peut arriver.

Comme nous n'avons pas discuté de cette question, c'est mon avis personnel que je vous donne. Je pense que c'est un motif de défense légitime.

**M. Jessop:** J'en conviens.

**M. Rideout:** Vous pensez donc que ce motif de défense devrait être inclus dans la partie générale du Code.

**M. Newark:** Encore une fois, qu'on codifie cela ou non. . . Il m'est déjà arrivé comme procureur de la Couronne de suspendre les procédures parce que les preuves n'avaient pas été obtenues de la façon qu'il convenait. Cela ne veut pas dire que l'individu n'avait pas commis le crime qu'on lui reprochait, mais essentiellement que ce crime n'aurait pas été commis s'il n'avait pas été incité à le faire par un agent de l'État.

**M. Rideout:** Dans ce cas, vaut-il mieux qu'on suspende les procédures au lieu d'acquitter le prévenu?



[Text]

**Mr. Newark:** Six of one, half a dozen of the other. In reality, in 12 years we never reactivated on a stay.

**Mr. Rideout:** Right. I think the end result is the same, but—

**Mr. Jessop:** We go through all of that business when we tell people when they go on probation that we're going to bring them back before the court. To be of good behaviour and all the rest of that malarkey that the judge reads to them, it just never happens. So you can't give it any credibility, because it doesn't exist.

I vary a little bit from my legal friend on entrapment. I would have to see the definition before I would. . . Sometimes there is just no other way. It depends on how you codify that. What is "entrapment"? Is entrapment simply giving a person the opportunity to do what he normally would have done another time without our watching it, or is it actually leading him into that defence?

• 1700

**Mr. Newark:** We actually have a case in the Supreme Court of Canada. I believe Parks and the Queen is the leading case on entrapment. It's a very accurate point. It turns very much on the facts of the case.

**Mr. Rideout:** I appreciate that. Maybe you could give me some ideas of what you think a rough definition of "entrapment" is, so that we would know where the line in the sand might be.

**Mr. Newark:** Just pretty much the one that I gave you before, that literally the conduct would not have occurred were it not for the actions of the state or the agent of the state.

**Mr. Rideout:** Then the effect of that, if I understand it, would be that there would be no defence of entrapment.

**Mr. Newark:** No.

**Mr. Rideout:** I'm seeking your definition.

**Mr. Newark:** If, for example, an agent of the state was out doing a break and enter and stealing property and then getting a friend to store it in his building, and then turning around and telling a police officer that the property was in the guy's building, I have a problem prosecuting that. Or an informer being paid to provide that information—I have a problem with that. To me that's manufacturing crime.

**Mr. Jessop:** We ran into that kind of problem with money sting operations. We would set up shop and buy stolen VCRs, TV sets, cars and whatever else comes by. The Americans seem to think that it's quite acceptable. Some of our people don't. But if you can prove that the individuals you're buying from were actually doing this and selling to some other individual before you took up the operation, I don't have a problem with that. What I do have a problem with is becoming known as a receiver of stolen goods and then some 13-year-old kid, who was not predisposed to break-ins before, learns that you're running that kind of a store and decides to do a break in and to bring his stolen property to you. But I think all of those things can be properly dealt with.

[Translation]

**M. Newark:** C'est du pareil au même. En réalité, je n'ai jamais vu, en 12 ans, un cas où on ait repris les procédures après qu'on les ait suspendues pour cette raison.

**M. Rideout:** En effet. Le résultat final est le même, mais. . .

**M. Jessop:** Nous faisons face à la même situation lorsque nous disons à ceux qui font l'objet d'une ordonnance de probation que nous allons les ramener devant le tribunal s'ils ne s'y conforment pas. Le juge leur fait toutes sortes de recommandations, mais cela ne se produit jamais. Comme le cas ne se présente jamais, on ne peut pas y croire.

Je ne partage pas tout à fait le même avis que mon collègue avocat sur la victime d'un piège. Il faudrait qu'on me présente la définition de ce qu'on entend par là avant que je ne puisse. . . Parfois, il n'y a pas d'autre façon de s'en sortir. Tout dépend de la façon dont on codifiera cela. Qu'entend-on par «provocation policière»? S'agit-il tout simplement de donner à quelqu'un l'occasion de faire quelque chose qu'il aurait de toute façon fait si on ne le surveillait pas, ou l'incite-t-on vraiment à commettre un crime?

**M. Newark:** La Cour suprême du Canada est actuellement saisie d'une affaire semblable. Je crois que l'affaire qui fait jurisprudence à ce sujet est l'affaire Parks c. la Reine. Tout dépend des faits entourant l'affaire.

**M. Rideout:** Je comprends. À votre avis, qu'elle pourrait être une définition approximative de «provocation policière»?

**M. Newark:** Comme je vous le disais plus tôt, il devrait s'agir d'un cas où l'acte commis n'aurait pas eu lieu sans l'intervention d'un agent de l'État.

**M. Rideout:** J'en conclus donc qu'on ne pourrait pas invoquer comme motif de défense le fait d'avoir été victime d'un piège.

**M. Newark:** Non.

**M. Rideout:** Je vous demande de nous proposer une définition.

**M. Newark:** Prenons l'exemple suivant. Un agent de l'État entre par effraction dans un lieu quelconque dans le but de commettre un vol et demande ensuite à un ami d'entreposer le butin chez lui. Je vois mal comment on peut intenter des poursuites contre celui qui aurait caché le butin dans des circonstances pareilles. Je m'oppose aussi au recrutement d'informateurs payés. À mon avis, on fabrique ainsi un crime.

**M. Jessop:** Le problème s'est posé au sujet des arnaqueurs. Nous achetions notamment des magnétoscopes, des téléviseurs et des voitures volées. Les Américains pensent que la pratique est tout à fait acceptable. Chez nous, certains s'y opposent. À mon avis, la situation n'est pas la même si on peut prouver que ceux de qui on achète ces marchandises volées faisaient déjà ce commerce avant qu'on leur tende un piège. Je m'oppose cependant à ce qu'on se fasse connaître comme un acheteur de marchandises volées, ce qui pourrait inciter un jeune de 13 ans qui n'avait jamais songé auparavant à commettre des vols par effraction de le faire. À mon avis, on peut cependant régler tous les problèmes de ce genre.

[Texte]

**Mr. Kingston:** I think the case in point that I found offensive was John Delorean. I think that was probably about as high a profile case as they get. They set out with an idea to set this fellow up. In fact they videotaped him. They knew he was short of cash and that he probably would do anything to keep his car company afloat. That is a classic case of entrapment. I don't think the agents of the state should be doing that. They're setting out with no real evidence that this person is a drug trafficker, but they're going to entice him into an act to do that. That, to me, is very much entrapment.

Sitting back and setting up a shop as an offence and having people come off the street with their stolen property to give to you I think is a little different.

**Mr. Newark:** It also underscores something about the importance of the relationship between the crown and a civilian control of police authority. In theory, if the crown is aware of all the circumstances of what's going on, it should be able to intervene and say well now, wait a minute, before we go any further on this charge of possession of stolen property, this is not the right circumstance, so that's the end of that, and you should terminate the relationship. That is the way our system is supposed to work, that there is that free flow of information. Once the charge is laid there is civilian control of the prosecution. That is the way the system is supposed to work.

**The Chairman:** We have no further questions. Your supplemental brief is there. You were here before, and you make your points very well. Thank you very much for staying around this afternoon to meet us at 4:30. I know you were before another committee this morning and you had to sort of hang around town, I suppose. Thank you very much.

**Mr. Newark:** Thank you, sir.

**The Chairman:** We stand adjourned.

[Traduction]

**M. Kingston:** L'affaire John Delorean m'a particulièrement choqué. C'est une affaire qui a beaucoup retenu l'attention. On a décidé de tendre un piège à cette personne. On a tout enregistré sur bande vidéo. On savait que cet homme manquait d'argent et qu'il ferait à peu près n'importe quoi pour sauver sa compagnie de voitures. Il s'agit d'un exemple type de provocation policière. Les agents de l'État ne devraient pas agir de cette façon. Ils n'ont aucune preuve que cette personne est un trafiquant de drogues, mais ils vont s'arranger pour qu'il le devienne. À mon avis, c'est de la provocation policière.

À mon avis, le fait de poser en receleur de marchandises volées ne constitue pas tout à fait la même chose.

**M. Newark:** Cela fait aussi ressortir l'importance de la relation qui doit exister entre la Couronne et l'organisme civil de contrôle des forces policières. En théorie, la Couronne devrait être suffisamment au fait des circonstances de chaque cas pour décider s'il convient d'intenter ou non des poursuites pour possession de marchandises volées. On devrait alors mettre fin à la relation. Notre système doit se fonder sur la libre circulation de l'information. Lorsque des accusations sont portées, ce sont des civils qui doivent être chargés des poursuites. Voilà comment le système est censé fonctionner.

**Le président:** Nous n'avons plus de questions à vous poser. Nous avons reçu votre mémoire supplémentaire. Vous avez déjà comparu devant le comité, et vous avez très bien exposé votre point de vue. Nous vous remercions d'avoir attendu jusqu'à 16h30 pour comparaître. Je sais que vous auriez pu quitter la ville ce matin après avoir comparu devant un autre comité. Merci beaucoup.

**M. Newark:** C'est moi qui vous remercie.

**Le président:** La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Canada Communication Group — Publishing  
45 Sacré-Coeur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,  
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Groupe Communication Canada — Édition  
45 boulevard Sacré-Coeur,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

---

**WITNESSES**

*From the Canadian Psychiatric Association:*

- Dr. Maralyn J. MacKay, Board of Directors and Chair-Elect,  
Section on Women's Issues;
- Dr. Nizar Ladha, Provincial Director representing Newfoundland and Chair, Section on Forensic Psychiatry.

*From the Canadian Police Association:*

- Neal Jessop, President and Chairman of the Legislation Committee;
- Scott Newark, Legal Counsel;
- James M. Kingston, Chief Executive Officer.

**TÉMOINS**

*De l'Association des psychiatres du Canada:*

- D<sup>re</sup> Maralyn J. MacKay, Conseil d'administration et présidente élue, Section sur les questions de la femme;
- D' Nizar Ladha, directeur représentant Terre-Neuve et, Président, Section de la psychiatrie légale.

*De l'Association canadienne des policiers:*

- Neal Jessop, Président et, président du Comité sur la législation;
- Scott Newark, conseiller juridique;
- James M. Kingston, directeur général.